CLÉMENTINE,

OU

L'ÉVELINA FRANÇAISE.

De l'Imprimerie de CHARLES, rue Thionville,
n° 36, vis-à-vis celle Christine.

CLÉMENTINE,

OU

L'ÉVELINA FRANÇAISE,

PAR Mde DE BEAUFORT D'HAUT-POUL,

DÉDIÉE

A MADAME D'HAUT-POUL,

Née DE VARÉGUES DE GARDOUCH.

TOME III.

A PARIS,

CHEZ LÉOPOLD COLLIN, LIBRAIRE,

Rue Gît-le-Cœur.

1809.

CLÉMENTINE

OU

L'ÉVELINA FRANÇAISE.

LETTRE LXVII.

La vicomtesse Félicie au chevalier d'Orsy.

Paris, 26 juin.

VOTRE lettre m'a fait pitié, j'y réponds cette nuit même. Vous voilà tout déconcerté, parce que votre cœur bat un peu plus vîte, que vous êtes un peu moins hardi : vous accroissez le mal en vous en occupant beaucoup trop. Rassurez-vous

sur un transport qui ne m'alarme point. Moi qui suis la plus intéressée, je réflechis et je juge mieux que vous de l'effet de ces beaux yeux. D'abord pour que le mal fût à craindre, il faudrait qu'il pût être durable, et je suis tranquille à cet égard. Si elle vous résiste, le dépit ou une distraction vous guériront; ce sera bien pire encore si elle vous cède : ne redoutez donc point la constance ni l'amour; ces erreurs des ames sensibles ne peuvent atteindre une tête comme la vôtre. Nous savons vous et moi ce que c'est que les grandes passions dont le mot est toujours : Je désire. Les femmes ont paré ce mot très-simple, très-naturel, d'un jargon sentimental qui plaît et trompe de jeunes cœurs, mais qui ne saurait vous séduire. Croyez-moi, mon

cher chevalier, vous n'aimerez jamais que le plaisir et la fortune : l'un et l'autre s'offrent à vous, ne risquez pas tant de jouissances pour un bel effort de vertu dont vous ne recueillerez que le mépris de Clémentine et ma haine; songez que vous dépendez de moi. Vos créanciers se taisent, parce que je promets qu'ils seront payés : Valérie consent à recevoir votre main, parce que je le veux. Pesez tous mes moyens de vous servir ou de vous perdre; mais je vous connais et suis tranquille.

Le chevalier Dolbreuse repart dans deux jours pour Hervillé, je compte m'y rendre. D'ici là point de folies, je vous en prie; elles vous coûteraient un peu cher.

LETTRE LXVIII.

Le chevalier d'Orsy à la vicomtesse Félicie.

Hervillé, 10 juillet.

Dussé-je m'attirer votre courroux, votre vengeance, mon amie, laissez-moi vous répéter cent fois que je l'aime. M'avez-vous cru de marbre et absolument formé des glaces du Nord quand vous m'avez placé si près de tant de charmes, quand vous m'avez abandonné..... Je la vois chaque jour, je l'accompagne dans ses promenades du matin, je la retrouve à table, je la rencontre à chaque pas; elle est encore là dans

le salon. Oh ! si j'osais une seule fois presser de mes lèvres brûlantes cette bouche qui attend encore un premier baiser ! si mes bras osaient entourer cette taille flexible ! si ma main osait se poser sur ce sein d'albâtre ! si j'osais espérer au moins ! — Mais comment espérer ? On me voit en ami, on me traite familièrement, je n'inspire rien que cette confiance sans trouble, preuve certaine de l'indifférence. Si je l'émeux en lui parlant d'amour, c'est pour Valcé que palpite son cœur ; si elle s'attendrit, c'est encore sur l'heureux Valcé : je n'emporte que la perfide jouissance de convaincre peut-être le public d'un bonheur que je n'ai point senti, de nuire à la réputation d'une femme innocente et pure. Il faut, mon amie,

il faut m'arracher d'ici : je vous l'avoue, je ne suis plus bon à rien ; sa voix me trouble, son regard m'interdit, son sourire me rend fou. Je ne ferai rien de bon, je vous le jure. Si vous saviez combien il me faut de courage pour résister aux sentimens impétueux qui s'élèvent dans mon cœur, à ces désirs que je ne sus jamais vaincre, et qui, contrariés pour la première fois, me jettent dans la fureur et le délire! Je fais des extravagances qui exciteraient ma pitié dans un autre. J'ai recouvré toute la simplicité de la jeunesse. Je suis auprès d'elle comme un enfant : je gémis, je soupire, je me tais ; c'est tout au plus si j'ose baiser sa main quand elle me l'abandonne. Je crains de me trahir, de lui déplaire, de me per-

dre; je la cherche, je la fuis : si elle avait moins de candeur, mon secret lui serait connu; mais chaste, et belle sans le savoir, qu'elle est loin de se douter de ce qu'elle inspire! Ah! venez, mon amie, venez contraindre mes transports, venez secourir votre ami près de succomber, arrachez le trait qui me blesse et me dévore; rendez-moi à la liberté, aux plaisirs, ou faites qu'elle soit à moi.

LETTRE LXIX.

Le marquis de Valcé à Fanny Felmore.

Londres.

Hélas ! qu'espérer, ma Fanny, de nos téméraires amours ? Ne vois-tu pas que nous creusons nous-mêmes le précipice, que nous sommes près de périr ? Ton époux arrive, crois-en le bruit de son retour et les pressentimens de mon cœur ; laisse-moi m'éloigner avant qu'il me voie. O Fanny ! je t'adore ; mais au délire de l'amour je joins les réflexions de la tendre amitié : tu es dans un pays où les femmes mariées

vivent avec réserve et presque renfermées. Nous allons perdre la facilité de nous voir, notre liaison transpire : ton époux saura que je suis encore à Londres, mes démarches seront épiées, le désir et l'amour endormiront la prudence, tu seras victime de mon empressement et du tien. Que deviendras-tu ? ô mon amour, objet de ma tendresse et de mes alarmes ! Quoi ! je serais la cause de ton infortune ! moi, qui m'immolerais à ta sureté, à ton bonheur, à tes caprices ! Malgré le trouble de ton ame, ma chère, mon adorable Fanny ! au nom de ton sort et de ton existence, réfléchis un moment, éloigne le coupable dont la présence va te perdre, force-moi à te fuir avant de t'avoir ravi fortune, réputation, rang, honneur.

Plus lord Felmore t'aima ; plus son généreux amour a fait pour toi, plus sa vengeance sera furieuse et légitime : ne rassemble pas sur ta tête chérie tous les maux que je prévois ; permets que je parte, que ton époux ne retrouve pas celui qu'il croit absent et qui lui a déjà fait connaître la jalousie. Rappelle-toi cette scène terrible : la fureur animait son visage ; tu devins pâle, tremblante ; je vis l'instant où l'existence allait entièrement t'abandonner : lord Felmore n'attribua tes démarches qu'à l'inexpérience, ta jeunesse te fit pardonner notre rendez-vous imprudent : rappelle-toi ces évènemens, Fanny ; laisse-moi dérober aux regards de ton époux celui dont l'aspect réveillerait sa jalousie.

Tu disposes de ma vie, Fanny, tu es la maîtresse de m'arrêter, ou me laisser partir : je t'obéirai en esclave soumis ; mais, par pitié pour toi-même, laisse-moi m'éloigner.

LETTRE LXX.

Fanny Felmore au marquis de Valcé.

Londres.

Je t'entends, ingrat; je l'ai pressenti, tu ne m'aimes plus. Jamais dans l'excès d'un vif amour forma-t-on le désir de l'absence et le projet d'une éternelle séparation? Oui, j'ai creusé l'abîme sous mes pas, je suis près de périr; mais c'est toi, c'est ta main qui me précipite, c'est toi qui me donnes la mort. Va, cruel, ne pare plus ton inconstance d'une fausse pitié, ton indifférence d'une réflexion dont tu étais si loin quand

Fanny savait te plaire. Dis-moi, perfide, pourquoi m'osas-tu parler d'amour? N'étais-je pas alors l'épouse de lord Felmore? N'avait-il pas tiré de l'indigence celle que tu rendis coupable? N'étais-je pas, hélas! reconnaissante et fidèle quand tu séduisis mon cœur? Toi seul l'attendrit, l'enflamma, l'arracha à ses devoirs. C'est lorsque je brûle de tous les feux de l'amour, quand je tiens plus à toi qu'à la vie, quand je te suis unie par tous les liens chers à l'ame, que tu veux me fuir! Cruel, me rendras-tu, en fuyant, le calme que tu m'as ravi, la vertu, l'estime de moi-même et la paix du cœur? Comment veux-tu que je retourne vers mon époux? Crois-tu que je puisse effacer la trace immortelle de nos amours? Crois-

tu que ma bouche coupable ose allier le mensonge à l'infidélité, et mêler l'amertume de ses caresses au souvenir des tiennes ? Quoi ! sans frémir je recevrai dans mes bras celui que j'ai trahi ! Infidèle à mon amant et à mon époux, coupable d'une lâche complaisance, maîtresse avilie, épouse parjure, j'irais prouver un amour que je suis si loin de ressentir ! Non, Valcé, n'y compte pas. Tu m'as ravie à milord, je suis à toi, à toi seul et pour toujours. Un autre projet m'anime, je le veux, tu hésites en vain ; il est accompli dès qu'il est formé : si tu pars, je te suis et te suivrai partout ; j'irai partout te redemander ce cœur qui m'appartient : toute la nature peut me reprocher mes erreurs et m'accabler, toi seul dois me proté-

ger et me secourir. Je suis pour lord Felmore un objet de haine, de mépris; pour toi, je suis un objet cher, sacré, à qui tu dois compte de ses sacrifices, de ses fautes même. Tes pas sont épiés, tes démarches me seront connues; n'espère point échapper à l'amour; à ton premier mouvement, j'abandonne époux, fortune; je me livre toute entière à l'amant timide, mais adoré, que je préfère au monde entier. Oui, j'aime mieux vivre à tes pieds seule, pauvre, déshonorée, que loin de toi dans la grandeur et l'opulence: je t'aime, de toi seul dépend tout mon sort.

LETTRE LXXI.

Madame de Sylly à Clémentine.

Sylly, 26 juillet.

Je vous aime trop, mon enfant, pour ne pas vous dire ce que je pense de cette partie du bois de Boulogne, dont le moindre danger était le risque que vous avez couru. Vous allez me trouver bien sévère, ennemie de tout ce qui vous amuse; mais je ne puis taire la vérité à celle que j'ai toujours trouvée digne de l'entendre. Est-ce bien vous, ma chère Clémentine, qui, vous livrant aux regards de tout Paris, dans un vêtement cavalier, allez disputer

d'imprudence, de témérité avec les jockeis de l'Angleterre ? Dans ces parties dangereuses, le moindre ridicule est d'oublier la délicatesse de son sexe, en se livrant à un exercice que la nature lui défend. Choisir un lieu où se rassemble une foule avide d'évènemens, c'est appeler la critique, et sortir des bornes de cette modestie qui vous convient. Dites, est-ce là que Valcé, ramené par l'amour et le repentir, irait vous chercher ? En croirait-il ses yeux, s'il apercevait dans un phaéton Clémentine conduite par un homme jeune, séduisant, dont on redit partout les succès et les aventures ; s'il la voyait entourée d'une jeunesse étourdie, suivie d'un peuple curieux, dont elle semblerait braver les regards et l'opi-

nion ? Valcé, qui la suppose dans les regrets, ou livrée à de modestes délassemens, se croirait-il aimé, et le monde lui-même le croit-il aujourd'hui ? Qui vous répond de l'opinion maintenant ? Saura-t-on qu'une chute vous a livrée par hasard à un jeune homme dont les assiduités dans votre maison ne sont certainement pas ignorées ? Clémentine ! ô ma Clémentine ! il en est temps encore, écoutez la voix de la prudence. Je tremble, mon enfant; vous vous livrez aux piéges qui vous environnent. O ma chère fille, qu'il serait affreux pour vous, pour moi, si de telles imprudences vous ravissaient l'estime, et forçaient le public à vous confondre avec ces femmes coupables qui ont abjuré toute vertu, et ne con-

servent pas même les apparences ! Lorsque le vice cherche à se dérober aux regards, l'innocence voudrait-elle se donner les dehors du vice ? Fille chérie, écoutez-moi de grace, ne vous laissez point entraîner. Félicie seule vous égare....

Je m'écrie en vain du fond de ma retraite, ma fille ne m'entend plus. Rappelez-vous cette année passée dans les bras l'une de l'autre; aucune de vos démarches n'excita votre repentir, rien n'a troublé votre cœur : vos chagrins étaient grands ; mais n'est-ce rien que de mériter ce qu'on aime ? l'amour innocent n'a-t-il pas sa volupté, même dans les pleurs ? Les plaisirs valent-ils le bonheur qu'ils peuvent vous ravir ? vous dédommageront-ils de tous les dangers auxquels ils vous

exposent ? qui vous défendra contre la calomnie, lorsqu'elle s'appuiera de tant d'apparences ? qui sait même si ces apparences ne sont pas l'effet de la méchanceté, plutôt que celui du hasard ? Jugez dès lors de l'empressement avec lequel la jalousie s'emparera des faits qu'elle-même aura préparés, de l'art avec lequel elle saura les répandre, de l'impression qu'ils pourront produire sur ceux même qui vous auront admirée : peut-être dans le même moment, Valcé, dégagé des liens que sa raison désavoue, sera prêt à vous rejoindre, et Clémentine, à l'instant d'être heureuse, en perdant l'estime de son mari, perdra jusqu'à l'espérance. Si vous m'aimez, si je vous suis chère, si mes conseils ont encore le droit d'arriver à votre

ame, reprenez vos paisibles amusemens ; éloignez de vous ce chevalier dont la présence m'inquiète : ce n'est pas vous que je crains, mais c'est lui, c'est sa fatuité, sa perfidie. Clémentine, vous êtes jeune, sans expérience, environnée de mille écueils ; mais le ciel, qui n'a pas voulu vous laisser à l'abandon, vous a donné en moi une amie, une mère dont la prudence veille sur vous, dont la sollicitude vous avertit sans cesse, et cherche à vous prévenir contre les dangers qui vous menacent. Tremblez, si ma voix frappe votre oreille sans parvenir à votre cœur. L'abîme s'ouvre, encore un pas, vous y tomberez, et il ne sera pas en mon pouvoir de vous en retirer. En vous écrivant, mon ame est émue, mon cœur agité ; aux

alarmes que j'éprouve, au sentiment qui m'anime, j'apprendrais combien je vous aime, combien votre bonheur et votre réputation me sont chers, si depuis long-temps je ne savais que j'ai pour vous l'amour d'une mère.

LETTRE LXXII.

Le comte de Gerseil à madame de Sylly.

10 septembre.

MADAME,

J'AI vainement prévu des maux qui m'ont fait souffrir à l'avance, sans que j'aie pu leur opposer aucun remède. J'ai vu leur naissance avec inquiétude, j'ai suivi leurs progrès avec douleur. Aujourd'hui ils sont parvenus à un tel degré, qu'il ne me reste plus qu'un seul espoir : cet espoir dépend d'une démarche courageuse. Vous connaissez trop mon

cœur pour craindre qu'il hésite à l'entreprendre. Oui, madame, il faut que Valcé lui-même vienne défendre sa femme contre ceux qui veulent la déshonorer. De ce retour dépend la gloire autant que le bonheur de Clémentine. Valcé m'entendra; il frémira lui-même sur les dangers de celle dont l'amour le sépare, mais vers qui le rappellent l'estime, l'amitié, le devoir. Mon ami a déjà prouvé qu'il sait tout immoler à la générosité. C'est ce sentiment que je vois réveiller dans son ame. Je peindrai à Valcé Clémentine entraînée, trompée, calomniée par ce qui l'entoure; je lui peindrai madame de Blinville sous ses vraies couleurs; j'attaquerai son cœur avec des armes sûres, je frapperai les endroits sensibles, et je triompherai

d'une passion qui égare mon ami, mais qui ne peut le dénaturer.

Vous êtes sans doute instruite des démarches imprudentes de la marquise, des bruits qui se répandent de tous côtés. Elle seule ignore par quelles calomnies on flétrit sa réputation, elle seule peut douter des sentimens de d'Orsy. J'aurais déjà tiré vengeance des téméraires assiduités de cet homme perfide, si je ne sentais combien cet éclat serait fatal à celle dont les intérêts me sont si chers. Cette crainte seule retient ma juste fureur. La prudence, l'amitié me dictent d'autres démarches; je cours les exécuter. J'aime Clémentine avec cette passion qui tient du culte; je dévouerais ma vie à sa sureté, je la donnerais mille fois pour lui conserver l'innocence,

et la rendre au bonheur. Cette adoration, aussi pure que celle qu'inspire la Divinité, m'enflamme, m'élève au-dessus du courage même. Je laisse aux cœurs corrompus des désirs coupables : si le ciel couronne mes vœux, mes efforts, Clémentine sera bientôt heureuse et respectée.

J'ai l'honneur d'être, madame, etc.

LETTRE LXXIII.

Clémentine, marquise de Valcé, à madame de Sylly.

Hervillé, 20 septembre.

Nous avons passé hier une soirée si agréable, que je veux, ma mère, en partager avec vous les plaisirs, en vous la racontant. M. Dolban, Rosa, mademoiselle Witten, le chevalier Dolbreuse, s'étaient réunis à nous pour faire une longue promenade. Tous les préparatifs étaient terminés, nous allions monter en voiture découverte, lorsque tout-à-coup le ciel s'obscurcit et un orage éclata : forcés de rester au château,

il fallut remplacer un plaisir par un autre. Félicie nous proposa de jouer aux petits jeux ; ce qui fut accepté.

Ma tante faisait son wisk dans le salon ; mon oncle jouait aux échecs : pour ne pas les étourdir, nous nous établîmes dans le boudoir. Nous épuisâmes d'abord tous les jeux. Il fut décidé qu'on ne délivrerait les gages qu'à la fin de la soirée. Cet instant arrivé, on imposa les pénitences : elles ne furent d'abord que de simples badinages, de vraies folies ; mais bientôt elles devinrent plus importantes. Chacun de nous subit à son tour son arrêt. Félicie et Dolbreuse eurent des bouts rimés à remplir, le chevalier d'Orsy, ce conteur aimable, fut condamné à composer une historiette, Rosa à

faire un conte, et moi à mettre en vers l'incertitude d'un jeune cœur qui sent le premier trouble de l'amour. Chacun de nous s'occupa de sa pénitence, et ce moment ne fut pas le moins gai ; on préparait son papier, taillait sa plume, cherchait, rêvait, s'impatientait, souriait à son idée, écrivait, effaçait ; enfin, ayant réussi plus ou moins, on se réunit pour lire ce que l'on venait de griffonner. Je vous envoie ces légères compositions, écrites avec plus de facilité que de talent, mais auxquelles personne n'attacha ni importance ni prétention.

LA JALOUSIE ou LA SAVONNETTE.

CONTE.

Avec l'amour naquit la jalousie :
Ah ! que sans elle il ferait bon d'aimer !
Mais un regard suffit pour tendre fantaisie,
Et leur cœur fidèle a droit de s'alarmer.
J'avais vingt ans : j'étais peu difficile ;
Joli minois suffisait à mes vœux.
Traversant de Champagne une petite ville,
Je m'arrêtai.... pour deux beaux yeux :
C'était assez pour faire ma conquête.
L'objet divin qui me tourne la tête
Est mon hôtesse et l'époux perruquier :
Pardon pour le logis, pardon pour le métier ;
Mais si vous eussiez vu cette mine folâtre,
Et ses vives couleurs et sa gorge d'albâtre,
Ses bras, ses mains, ses yeux... vous diriez... il suffit :
Cela tient lieu de rang, de fortune et d'esprit ;
Mais coquette à l'excès, ma belle perruquière
Chaque jour troublait mon bonheur :
Un soir c'était Janot, un matin c'était Pierre.
Ces rivaux, il est vrai, me faisaient peu d'honneur ;
Mais qu'importe ?... en amour on ne s'avise guère
Que d'être aimé, le reste est moins que rien :
Mon jeune cœur le sentait bien,

Mes chers amis, il faut à la cuisine,
Pour un moment, suivre mes pas:
C'est là qu'avec tous ses appas
Nous allons retrouver Claudine.
Elle écumait son pot... oui, messieurs, écumait.
Je ne viens point ici faire un conte agréable,
Mais un récit très-véritable,
Et dire tout bonnement comme tout se passait.
Son blanc jupon et sa blanche coiffure,
Je ne sais quel air de parure,
Tout m'annonce un projet: amis, c'était un bal.
A la fidélité, Dieu! quel plaisir fatal!
La danse, le maintien, la musique, l'ivresse...
Pour moi, je l'avoûrai, je ne pourrais souffrir
Qu'entre deux bras s'élance ma maîtresse,
La voir walser... autant mourir.
— Quoi! vous irez? — J'écume la marmite,
Après je partirai: la poule sera cuite
Pour le souper. Le maudit écumoir
Allait, venait: j'étais au désespoir,
Quand, pour la retenir, j'usai de stratagème;
Car exiger de ce qu'on aime
Est mal adroit. La ruse est permise aux amours.
Au fond du pot glissant la savonnette
Du bon époux, elle écumait toujours
Sans concevoir comment sa marmite était faite.
L'heure du bal passa.... malgré le blanc jupon:
J'en fus quitte le soir pour un mauvais bouillon.

C'était le tour de Rosa. Elle parla ainsi en rougissant.

CONTE DE FÉES.

Il y avait autrefois un génie qui était adoré dans ses états ; il aimait si tendrement sa fille, qu'on l'avait surnommé le bon père. Quand il voulut marier cette fille chérie, il fit publier qu'il n'accepterait pour gendre qu'un génie dont il aurait éprouvé la fidélité pendant deux années, et qui durant ce temps d'épreuve n'aurait jamais prononcé le mot d'amour devant la princesse. Parmi les prétendans à sa main, il en était un plus aimable et qu'en général on estimait. La fée Lumineuse, qui élevait la princesse, le préférait à ses rivaux : cette

préférence avait décidé le cœur de la jeune élève. Ce génie avait prononcé plus d'une fois le mot d'amour, mais si bas, que, dans une cour, où tout se répète, personne ne l'avait entendu, ni par conséquent répété ; le bon père ne s'en doutait point : tout allait bien, jusqu'à ce que la fée Coquette vînt visiter cette paisible contrée. Elle plut d'abord à tout le monde. La fille du génie était modeste ; elle se sentit éclipsée, trembla : elle avait raison ; car le génie qu'elle préférait à tous parut sensible aux charmes piquans de l'étrangère, et la suivit..... Voilà, mesdames, tout ce que je me rappelle de ce conte, je ne crois pas même en avoir su la fin. Rosa s'arrêta. La fin est claire, dit la vicomtesse avec un

dépit marqué. La princesse fut jalouse, se plaignit, ennuya : son génie quitta sa cour et ne revint plus. Le génie, le bon père, après avoir éprouvé sans succès tous les amans de sa fille, la maria sans tant d'examen à un génie des environs, et ce ménage-là fut aussi bon qu'un autre. Rosa se troubla visiblement; mademoiselle Wilson prit la parole, et prétendit savoir le véritable dénouement; mais le chevalier Dolbreuse l'interrompit en disant : Pardon, mademoiselle, ce conte m'est parfaitement connu, j'en sais la suite. Le génie n'avait été qu'ébloui des charmes nouveaux qu'il avait aperçus ; mais son cœur était fidèle : il le prouva par mille témoignages de repentir. La fée Lumineuse lut dans son ame

et dicta son pardon. — Je ne crois pas un mot de cela, s'écria Rosa, redevenue gaie et charmante.

C'était à moi à parler : je me hâtai de dire mes vers, pour mettre fin à l'embarras et au dépit que cette scène avait fait naître.

L'INCERTITUDE.

STROPHES.

D'où vient que je rougis ? et qui me rend pensive ?
Quel désordre secret fait naître ma langueur ?
Je poursuis au hasard une ombre fugitive,
Et n'ose sur mes vœux interroger mon cœur.

Je n'ose prononcer le nom qui m'inquiette,
Et ne puis sans trembler y songer seulement ;
Mais, hélas ! c'est en vain que ma bouche est muette :
Ah ! comment ignorer ce qui fait mon tourment ?

Je ne sais plus chanter, je ne sais plus rien dire,
Mes yeux restent baissés, mes regards sont distraits ;
Je crains de soupirer, et toujours je soupire,
Je me tais ou gémis, j'expire ou je renais.

Je languis, mais bientôt une flamme rapide,
En parcourant mes sens, fait palpiter mon sein.
A la fois délirante, incertaine, timide,
Je le cherche toujours et toujours sans dessein.

S'il s'offre à mes regards, je deviens éperdue,
S'il s'éloigne, je meurs... Trop tendre je ne puis
Soutenir son départ, ni supporter sa vue,
Absent je le souhaite, et présent je le fuis.

Qu'est-ce dont que je sens? est-ce plaisir ou peine?
De ce mal inconnu faut-il mourir un jour?
Il me devient trop cher pour être de la haine:
Il me fait trop souffrir pour être de l'amour.

Voici les bouts rimés qui ont été remplis par Félicie et le chevalier Dolbreuse.

Je l'avoûrai sans m'en ...	défendre,
A qui voudra me ...	posséder
Il faut bien du temps pour me ...	prendre
Et bien du soin pour me ...	garder.
Que je suis fou d'aimer une ...	coquette !
J'arrive en poste, et je trouve un...	rival.
Ah! je suis bien payé d'une ardeur.	indiscrette!
J'ai perdu mon repos et crevé mon..	cheval

La soirée finie, je la regrettais. Rosa ne m'avait jamais paru si touchante et si satisfaite. Le chevalier Dolbreuse s'occupait beaucoup de mademoiselle de Wilson. Le chevalier d'Orsy était d'une gaîté folle ; mais je remarquais avec quelque peine que Félicie avait une légère teinte d'humeur ; cependant, en partant ce matin pour Paris, elle m'a témoigné sa tendresse accoutumée.

P. S. On m'apporte à l'instant votre lettre. Comment vous peindre l'effet qu'elle produit sur mon ame? Ce passage subit du plaisir à la douleur m'anéantit... Je succombe, et n'ai pas la force de vous en dire davantage.

LETTRE LXXIV.

Le marquis de Valcé au comte de Gerseil.

Londres, 25 septembre.

Tu veux me voir, notre longue séparation te rend malheureux, tu as un secret important à me confier : il regarde Clémentine ; tu es décidé à te rendre à Londres ! Viens, Gerseil, mes bras, mon cœur te sont ouverts. Je te previens que j'ai quitté Londres, que tu ne pourrais me trouver où je suis, sans les instructions que tu recevras de Durand, à qui j'ai donné les ordres nécessaires.

Oui, mon ami, j'ai quitté la ville, et j'habite une retraite enchantée. Sous le simple vêtement d'un villageois, je suis heureux, et mille fois heureux. L'époux de Fanny lui avait annoncé sa prochaine arrivée, lui avait mandé de se rendre à Felmore-Cassel où il se rendait lui-même. A cette nouvelle, Fanny désespérée voulait partir pour la France avec moi. J'employai pour la faire renoncer à ce projet tout l'ascendant que l'amour m'a donné sur son cœur; mais elle n'a cédé qu'en exigeant la promesse de ne pas l'abandonner, et de la suivre à Felmore-Cassel. Il fut convenu entre nous que j'habiterais un moulin qui appartient à Bidermann, frère de Betzi, sa femme-de-chambre, que je me déguiserais sous

un habit grossier. Les moyens de nous revoir furent également prévus : depuis deux mois je suis à Whit-Mill. Je te le répète, je suis heureux. L'amour embellit le toit rustique qui me sert d'asile, les prairies, les bois, et tous les objets qui m'environnent.

Je t'écris maintenant, assis au pied d'un saule; le gazon sur lequel je repose borde une rivière limpide: la nature est calme, je soupire. Ces immenses prairies que paissent de riches troupeaux, le beau lointain que colore le soleil couchant, offrent à mes yeux et à mon cœur des images qui le ravissent. Dis-moi, lorsqu'assis sous de frais ombrages j'admire et jouis, que m'importe-t-il d'être lord ou meunier? Puisque je sais sentir, puisque je me

dis : Je suis heureux. Ah ! mon ami, peins-toi Fanny empressée, mais tremblante, traversant d'un pas timide les allées sombres de ce parc immense, tombant dans mes bras défaillante de crainte et d'amour ; peins-toi cette nature désenchantée dans son absence, reprenant pour moi tous ses charmes ; le calme de la nuit, le silence des bois, cette voix touchante et dont la prudence affaiblit encore les doux accens, l'attente, la crainte même, qui jette plus d'émotion sur ces instans délicieux ; enfin, Gerseil, peins-toi l'amour et le bonheur.

Viens applaudir à ma félicité, j'y consens ; que ton amitié la partage, mais que ta raison ne cherche point à la troubler. On ne persuade point la passion. Maintenant je suis lié à

Fanny par les sermens les plus solennels : je devais m'opposer à sa fuite, à son déshonneur; je lui devais le sacrifice absolu de ma destinée, je le lui ai fait avec transport; je voudrais lui offrir encore mille sacrifices nouveaux; je voudrais que chaque instant où je respire fût marqué par une preuve d'amour : vivre pour elle, mourir pour elle.

LETTRE LXXV.

La vicomtesse Félicie au chevalier d'Orsy.

Paris, 20 septembre.

JE n'ai pas reçu de vos nouvelles depuis deux jours; ce silence m'étonne. Seriez-vous tout-à-fait enchanté? Vous vous taisez, vous êtes donc heureux ? Ce silence est le recueillement du bonheur. Enfin elle s'est rendue cette femme unique en beauté comme en sagesse. Vous le voyez, le mérite de la plupart de ces femmes vertueuses consiste souvent à n'avoir pas été attaquées. Telle se rend au sentiment, qui se

refuse au désir; telle cède à l'impétuosité, qui résiste à la séduction; nulle enfin ne peut repousser toujours le plaisir : oui, je le répète, il n'y a de sages que les coquettes. Allons, point de mystère, vous le voyez, j'ai tout deviné; Valérie vous attend : mais des preuves et du bruit.

LETTRE LXXVI.

Le chevalier d'Orsy à la vicomtesse Félicie.

Hervillé, 22 septembre.

Non, non, mon amie, non, je ne suis point heureux; mais, il est vrai, je suis enchanté. J'aime, et pour la première fois de ma vie un sentiment délicat et tendre pénètre mon cœur. Que vous dirai-je? Surpris d'une émotion si nouvelle, honteux de ma défaite, je cherche à rompre ma chaîne et je ne fais qu'en resserrer les nœuds. O sublime et impérieux pouvoir des graces innocentes! le croiriez-vous.... loin d'elle...

je brûle, je me consume en vains désirs, en projets téméraires; je l'approche, interdit et confus je perds mon audace et deviens aussi timide qu'elle-même. Que puis-je vouloir de cette beauté pure, enchanteresse? Comment souhaiter des charmes dont le plus bel attrait, même à mes yeux, est l'innocence? Sous le voile trompeur d'une amitié calme, j'ai surpris sa confiance, sous de fausses vertus j'obtins son estime, quelquefois j'ai senti le désir d'être digne d'elle et formé le vœu de devenir meilleur. Que de découvertes attachantes ces sentimens doux que j'inspire m'ont laissé faire dans ce cœur chaste et généreux ! Comme elle aime ! Combien elle est digne d'être aimée ! Que de belles actions émanent de sa précieuse sensibilité ! Et

je voudrais corrompre le chef-d'œuvre de la nature, ou le déshonnorer! O périsse mille fois le misérable qui oserait en conserver la pensée ! Ma belle amie, ravissez les sens, faites naître mille désirs, enivrez-nous ; mais permettez qu'elle soit honorée, respectée; que je ne sois point le vil instrument de son malheur. Vous l'avouerai-je? on ose déjà la calomnier, et j'en suis au désespoir. J'ai surpris de ces regards significatifs, je suis au moment de lui sacrifier jusqu'au plaisir de la voir. Je rougis de ma perfidie, mais la fuir n'est plus en ma puissance : je me reproche en vain tout le mal que je lui fais. Qu'elle est belle, ô mon amie! Grace, je vous la demande ; pardonnez-lui, c'est moi qui vous en conjure.

Mais expliquez-moi votre longue absence et le séjour que fait ici le chevalier sans vous : Rosa malade ne paraît plus. Il se passe quelque chose d'étrange, vous vous taisez : méditez-vous quelques plaisirs ? Ouvrez votre cœur à l'amitié.

LETTRE XLVII.

Le chevalier Dolbreuse à mademoiselle Wilson.

Paris, 26 septembre.

MADEMOISELLE Dolban ne veut plus me voir, ne veut plus m'entendre : un soupçon détruit son bonheur et le mien ; il change tout notre avenir : ah ! mademoiselle, vous savez avec quel excès j'adore Rosa, vous savez que les intentions de M. Dolban ont seules retardé l'aveu de mon amour, et que je n'attendais pour lui demander la main de sa fille, que le terme qu'il a fixé lui-même. Parmi ceux

qui aspiraient à la main de Rosa, elle a paru me distinguer, vous, son amie, sa mère, vous crûtes que je pourrais faire le bonheur de votre charmante élève : vous m'apprîtes à vaincre près d'elle mes sentimens, mes regards, à plaire au brave et respectable M. Dolban ; l'aimable Rosa daigna me sourire. Déjà plus de dix-huit mois se sont écoulés, j'entrevois la fin de mes sacrifices, et Rosa me fuit. O mademoiselle! expliquez-moi, je vous en conjure, ce changement, ou, pour m'exprimer avec cette franchise qui convient à mon caractère, laissez-moi tomber à vos genoux, avouer combien je suis coupable, obtenir ma grace, ou mourir de désespoir.

Oui, je l'avoue en rougissant,

la coquetterie de madame de Blinville a su m'éblouir un instant, la vanité m'entraîna : fier de plaire à une femme dont on célèbre la sagesse, j'ai été séduit; ma tête seule fut coupable, le repentir qui dévore mon cœur m'a déjà puni. J'ai trompé les espérances de M. Dolban, j'ai affligé celle que j'aime, si elle ne me pardonne, je suis sans espoir.

Je ne chercherai point de ces justifications communes, je ne veux rien devoir qu'à mon repentir : je n'ose m'offrir aux regards de mademoiselle Dolban, aux vôtres; j'attends l'arrêt que vous allez prononcer. O Rosa! jugez avec votre cœur, lui seul peut m'absoudre. Je suis tremblant à vos pieds; croyez que, long-temps même après mon par-

don, je me reprocherai mon erreur, et que l'indulgence de celle que j'aime, ajoutera à mes remords en ajoutant à mon amour.

LETTRE XLVIII.

Mademoiselle de Wilson au chevalier Dolbreuse.

28 septembre.

Lorsque vous me fîtes l'aveu de votre amour pour ma chère Rosa, monsieur le chevalier, je crus lire dans votre ame un sentiment honnête et tendre, qui me promettait le bonheur de l'enfant de mes soins et de mon cœur. Sa sensibilité, sa délicatesse, qui jeteront souvent son ame dans de vives agitations, me firent souhaiter pour elle un époux fidèle et tendre; je crus l'avoir découvert en vous : j'ai vu avec joie son

cœur, d'accord avec le mien, vous préférer à tous ceux qui s'offraient à elle. Votre nom, votre fortune convenaient à l'ambition d'un père; j'étais sûre de l'aveu de M. Dolban, si vous remplissiez les conditions sévères qu'il attachait à son consentement éloigné. Jugez de ma douleur et de ma surprise quand je m'aperçus de l'impression vive et indiscrète que vous causa la vue de madame de Blinville. La jalousie fit couler les larmes de Rosa : je les ai reçues dans mon sein, je me suis reproché mille fois la prévention qui m'avait aveuglée, et me rendait coupable des chagrins de mon enfant; je ne vous peindrai pas tout ce quelle a souffert : sa santé en est altérée, la fièvre la retient dans son lit. Chevalier, si ja-

mais mademoiselle Dolban vous pardonne, ne faites point de cette indulgence un titre pour l'offenser de nouveau ; respectez le cœur que je vous ai presque donné ; songez qu'il est pur comme le jour, facile à émouvoir, prompt à s'irriter, jaloux, qu'il préfère l'abandon au bonheur inquiet. Si jamais vous la rassurez, ne tourmentez plus mon enfant, vous trouverez en elle tout ce qu'on peut attendre de la plus belle ame ; ménagez cette extrême sensibilité : ah ! sans être coupable, vous aurez encore besoin de la rassurer, et des soupçons injustes plus d'une fois troubleront son repos.

LETTRE LXIX.

La vicomtesse Félicie au chevalier d'Orsy.

Paris.

Vous me demandez ce qui m'arrive; vous voyez Dolbreuse, Rosa, et vous ne devinez pas ma fureur, mes projets, ma vengeance? Est-il donc déjà venu le temps où je dois cesser de plaire? A vingt-quatre ans deux fois éclipsée! ai-je donc perdu mes graces, mon art, ma séduction? Ingrat Dolbreuse, n'as-tu reçu cette physionomie si tendre, tant de bonne foi et de modestie, que pour m'apprendre à sentir le refus d'un cœur? moi, que suis-je devenue?

quel est ce trouble qui m'arrache des pleurs? Non, le dépit n'est pas si tendre. Où est ma légèreté? que sont devenues mes graces ? pourquoi une autre conquête ne m'a-t-elle pas déjà consolée? que se passe-t-il enfin au fond de mon ame ? De mon ame !. ... quel mot ai-je prononcé ? Avais-je une ame avant de t'avoir rencontré, jeune homme honnête et délicat.... Qu'importe ce que je sens ?punissons du moins l'insensible.... Je n'irai point à Hervillé servir de triomphe à mon heureuse rivale. J'attends qu'un coup adroit, frappé d'une main furieuse, ait rendu ces amans aussi malheureux que je le suis moi-même : pour les punir, il fallait savoir leur secret, je ne pouvais en être instruite que par Dolbreuse, et j'ai réussi.

L'homme le moins fat croit aisément nous tourner la tête, et le chevalier, persuadé de mon désespoir, n'a pu refuser à mes larmes le dernier adieu que j'exigeais. Je le revis hier dans ce boudoir que vous connaissez, les lumières disposées de façon à battre les yeux, pâlir le teint, et dans cette toilette négligée qui semble devoir son désordre à la douleur.... Hélas! cette douleur que je croyais feindre n'existait que trop dans mon cœur! le projet qui m'animait tempérait en ce moment sa violence. Il arrive de l'air timide et triste d'un homme repentant. Une expression romanesque donnait à ses traits un charme singulier : j'oubliai presque ce que je voulais apprendre, et je me livrai encore à un espoir plus

doux : ce fut en vain. Il se jeta à mes pieds, non comme un amant qui sollicite, mais comme un coupable qui s'excuse. J'aime Rosa, me dit-il; je suis aimé, ne me rendez point parjure. Ces mots me rappelèrent à moi-même. Affectant bientôt un généreux amour, je lui arrachai une entière confidence; j'obtins même de lui qu'il me donnât à lire la dernière lettre de mademoiselle de Wilson; tout-à-coup feignant d'entendre du bruit dans mon salon, je m'évadai en emportant cette preuve de leur perfidie. Je vous l'adresse, placez-la sous les pas de ce père trompé depuis longtemps; qu'il renvoie mademoiselle de Wilson; qu'il renferme Rosa dans un couvent; qu'il chasse Dolbreuse.... peut-être alors.... et s'il

se plaint de ma trahison, j'aurai pour excuse l'amour, qui sait tout inspirer, tout exécuter, tout absoudre..... Adieu, j'espère que bientôt vous m'apprendrez leur malheur.

LETTRE LXXX.

Le comte de Gerseil à madame de Sylly.

Whit-Mill, 6 octobre.

MADAME,

Je suis arrivée depuis huit jours : j'ai trouvé mon ami dans une ivresse d'ame, dans un délire d'amour qui m'ont laissé peu d'espoir ; cependant je ne me suis pas découragé. Rappelant mon zèle, ma raison, je lui ai parlé avec cette franchise qu'autorise une liaison aussi intime que la nôtre. Pour adoucir ce que mes réflexions avaient de

trop sévère, je lui ai présenté souvent l'image de Clémentine. Je me suis aperçu que l'on avait semé quelques soupçons dans l'esprit de mon ami sur la conduite de sa femme. Je crois les avoir dissipés ; mais, madame, j'apprends que, pour bien connaître l'amour, il faut le sentir. L'imagination, qui sur tout autre objet, va toujours au-delà de la vérité, est bien loin de peindre et de deviner l'amour. L'éloquence d'un froid censeur est victorieusement combattue par celle d'un amant, qui trouve dans son ame un mot profond et persuasif qui arrive droit au cœur. Vous raisonnez, il sent; vous meditez, il s'abandonne; vous voulez l'arrêter, il vous entraîne. Que vous dirai-je ? attendri, ému moi-même, j'ai souvent

senti mon ame s'animer du feu dont la sienne était embrasée : le souvenir de Clémentine, l'ardent désir de les voir heureux ont pu seuls me donner le courage de persister; mais Valcé m'opposa le serment qu'il avait fait à Fanny de ne jamais s'éloigner d'elle sans qu'elle y eût consenti : je voyais combien il était satisfait d'avoir à me présenter un obstacle que je n'oserais renverser; me croyant vaincu, il ne me parlait plus que de son bonheur.

Tous les jours nous nous promenons dans les bois, le long de la rivière, ou dans un des batteaux du moulin. Valcé voit tous ces objets des yeux de l'amour. Son enchantement est continuel. Le soir il me quitte, quelquefois je l'accompagne jusqu'à l'entrée d'un bois qui avoi-

sine Felmore-Cassel : je revois Valcé le lendemain et toujours plus passioné.

Je n'attends plus rien que des circonstances et du temps. Les passions sont les maladies de l'ame, les remèdes apportés trop tard tourmentent le malade sans le guérir. Adieu, madame; vous partagez ma douleur, je le sais, cette certitude me la rend plus sensible.

J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE LXXXI.

Le comte de Gerseil à madame de Sylly.

Whit-Mill, 12 octobre.

MADAME,

JE m'empresse de vous raconter des évènemens qui vont changer toute la destinée de mon ami.

Hier soir, je l'accompagnais comme il se rendait à Felmore-Cassel. La nuit était belle, le ciel étoilé; nous marchions en silence et livrés à nos réflexions : entraîné par elles, je suivis Valcé jusqu'à la grille du parc; là il me serre la main, me

dit adieu à voix basse, tire une clef de sa poche, ouvre la grille et s'éloigne. J'entends ses pas sur le sable ; j'écoute, je les entends encore, puis tout se calme ; cependant, muet et préocupé, je reste appuyé contre cette grille sans savoir ce que je désire ou ce que j'attends. Bientôt un bruit confus frappe mes oreilles et m'intimide : ce bruit augmente, il redouble. Plusieurs flambeaux brillent à travers les arbres du parc, je crois entendre les noms de voleur, d'assassin, je veux pénétrer, tout est fermé ; je cherche la porte du château, je m'égare en tournant autour des murs, la nuit me trompe, je me précipite, reviens sur mes pas et j'arrive enfin à l'avenue, au moment où mon malheureux ami garrotté est entraîné par

les gens du lord Felmore. Je suis cette escouade furieuse : le jour se lève pour me montrer mon ami pâle, défait, échevelé, cachant son visage sous son chapeau et promenant autour de lui ses regards confus. On arrive à Sussex ; on conduit mon ami chez le juge de paix, on lui remet le prisonnier pour être interrogé. Je me mêle à la foule, je questionne, j'apprends que Valcé, surpris dans les jardins du lord, est arrêté comme voleur. Je m'informe du nom, de la réputation du juge de paix : j'apprends qu'il se nomme lord Cliffort, qu'il a l'estime et l'amour de tous. J'obtins aisément de cet homme respectable la permission de voir mon ami : je m'élance à sa prison, je trouve Valcé calme, décidé à mourir sans se nommer.

Je perdrais Fanny, me dit-il, son époux me connaît depuis mon voya- à Spa; il faut mourir. Je partis pour Londres. L'ambassadeur de France saura tout : je vous instruirai, madame, du résultat de mes démarches et des suites de cette aventure.

J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE LXXXII.

Le chevalier d'Orsy à la vicomtesse Félicie.

Hervillé, 2 octobre.

Je ne vous engage point à venir ici, il s'y passe des choses qui ne vous plairaient point. Rappelez votre courage, votre gaîté; recouvrez cet esprit libre et léger, reprenez l'empire de vous-même.

D'après vos désirs, j'épiais les promenades de M. Dolban et je plaçais votre lettre de manière à ce qu'elle ne pût échapper à ses regards. Depuis plusieurs jours Rosa souffrante se tenait renfermée, Clémentine seule était reçue chez elle,

M. Dolban était dans la plus vive inquiétude. Hier, par un de ces évènemens que le hasard se plaît à faire naître pour tromper notre prévoyance, M. Dolban fut plus tard qu'à son ordinaire dans le petit bosquet où il déjeûne toujours : c'était là qu'était la lettre. Clémentine avait promis de voir Rosa de grand matin, elle arriva au moment même où M. Dolban ramassait cette lettre : il s'étonnait qu'elle fût pour Dolbreuse et commençait à former des soupçons sur ce qu'elle pouvait renfermer. Subjugué, comme nous tous, par l'ascendant irrésistible que Clémentine prend sur tous les cœurs, il la chérit comme une fille et n'hésita point de lui confier ce qu'il pensait. Madame de Valcé en profita et sut si habilement calmer son

courroux, émouvoir sa sensibilité, qu'au bout d'une heure d'entretien avec elle, Dolbreuse fut mandé, grondé d'abord, pardonné ensuite, et pressé dans les bras de ce bon père, qui courut impatient de rassurer et de consoler Rosa, dont Clémentine lui avait peint la douleur. Rosa était au lit : la tête appuyée sur l'épaule de mademoiselle de Wilson; elle pleurait; ses cheveux étaient en désordre et sa jolie figure, naturellement décolorée, paraissait avoir perdu tout mouvement. Touchés à cette vue, Dolban se précipite dans ses bras, Dolbreuse tombe à genoux, Clémentine embrasse Rosa : on s'explique, on pleure., on se plaint, on pardonne, enfin le mariage se fait dans huit jours. J'avais tort,

disait M. Dolban, d'exiger trop de leur jeunesse; je vous ai tous affligés, mes enfans, vengez-vous en étant bien heureux.

Voilà ces quatre personnes à qui nous voulons tant de mal, heureuses par nos propres artifices.... Rosa se porte à merveille, Dolbreuse est dans l'ivresse, mademoiselle de Wilson, comme une tendre mère prête à sceller le bonheur d'une fille adorée; ce bon Dolban ne cesse de regarder ses enfans, d'unir leurs mains, de les bénir; Clémentine, dont tant de bien est l'heureux ouvrage, oublie tout pour ne penser qu'à sa charmante amie. Les habitans de senvirons savent déjà cette nouvelle, chacun s'en réjouit, prenez sur vous de ne pas en gémir. Soyez encore

la brillante Félicie, venez les braver tous; votre présence au moins troublera leur bonheur : Rosa sera jalouse, Dolbreuse embarrassé. Venez, on quittera bientôt la campagne. Déjà l'automne approche, Paris va se repeupler, les plaisirs vont renaître, ne cessez pas d'en jouir, ne perdez point dans de vains regrets votre amabilité, votre fraîcheur. Réjouissez-vous, au contraire, d'échapper à un attachement dont vous étiez menacée; rappelez-vous votre plan, vos principes; enfin soyez toujours Félicie. Quant à moi, j'ai perdu tout espoir, et je sens avec une espèce de tranquillité approcher l'instant où je serai délivré du supplice charmant de la voir sans cesse. Tout Paris me croit son amant: vous voilà vengée. Il est temps que

j'obtienne le prix d'une criminelle entreprise, dont je n'ai recueilli que de vains désirs et des remords : c'est assez souffrir. Vos délais n'ont plus de motifs; craignez un gendre moins soumis; songez à vos dettes, aux miennes, à l'avenir : vous le voyez, l'intrigue ne réussit pas toujours. Ne perdez plus un temps précieux, assurez ma fortune et notre mutuelle tranquillité. Adieu, je pars dans deux jours pour Paris, je vous verrai, soyez décidée.

LETTRE LXXXIII.

Fanny de Felmore à Valcé.

15 octobre.

O mon bien aimé ! quand tu recevras cette lettre, la main qui l'a tracée sera sans mouvement, et le cœur qui l'inspire sera glacé. C'en est fait, la mort va rompre des liens si chers, si funestes, hélas !... puisqu'il fallait renoncer à toi, il fallait mourir... Mais, Valcé, écoute pour la dernière fois ton amie, laisse encore ses pensées pénétrer ton cœur, que ma mort au moins soit utile à ta vie.

Oui, mes yeux se sont ouverts : j'ai vu mes crimes, non comme dans

ces jours d'illusion, où le cœur abonde en excuses, où la passion triomphe de la vérité, écarte la réflexion pour échapper aux remords.

Cette nuit, cette nuit funeste qui nous sépara pour toujours, m'apprit combien je fus coupable. J'attendais l'heure de te voir; mon cœur, plein d'espérance, soupirait après l'instant du bonheur : craintive, j'écoutais si tout le monde s'était retiré; enfin j'allais, tremblante, au-devant de tes pas, lorsqu'un bruit confus me force à rentrer dans mon appartement. Ce bruit augmente, le nom de voleur frappe mon oreille, des flambeaux brillent dans le parc, les cris redoublent; Betzi, pâle, échevelée, entre tout-à-coup : Vous êtes perdue, me dit-elle, on s'est

aperçu depuis quelques nuits qu'un homme entrait dans le parc. Les domestiques ont épié et arrêté M. le marquis comme voleur, ils vont le conduire au juge de paix ; lord Felmore, heureusement, n'a pas voulu le voir, et s'est contenté d'ordonner qu'il fût conduit à Sussex : on l'entraîne.... A ces mots je m'écrie, je veux m'élancer sur tes pas, te nommer, obtenir ta liberté.... Un autre danger m'arrête... Mon époux trompé.... mon époux armé contre mon amant... le sang de l'un ou de l'autre.... quelle pensée ! Et telle est donc la suite de mes erreurs ! il faut que tu passes pour un vil criminel, ou que mon déshonneur soit public et vengé. O remords ! je te sens, tu déchires mon sein, tu m'ôtes la vie... mais t'abandonner... O Valcé ! crois-

tu que Fanny ait pu se résoudre à t'abandonner? Je connais le lord Cliffort.... Il fait nuit, j'ignore les chemins ; mais l'amour me servira de guide.... Je cours, Betzi me suit, avant le jour j'arrive à Sussex ; je demande le juge de paix, il se lève, me reçoit ; je tombe à ses pieds : à travers mes sanglots, mes larmes il apprend tes dangers et l'histoire de nos coupables amours. L'indignation, la pitié, brillaient tour-à-tour sur son front vénérable. O passions, s'écria-t-il, dans quels égaremens vous jetez les faibles mortels !.... O pudeur ! où est ton empire, s'il n'existe plus dans une ame si belle ? O religion ! source de vertus et de bonheur, pourquoi les hommes abandonnent-ils ton frein salutaire ?

Il était vivement ému; mais il se calma pour me rassurer, me promit de te conduire lui-même à Londres chez l'ambassadeur de France, et d'arranger toute cette affaire de façon qu'il n'en pût rester aucune trace. Mais bientôt reprenant le langage auguste de la vertu, il me représenta toute ma faute, les maux qui en étaient la suite, mon ingratitude, mon infidélité. L'accent de sa voix, le feu sacré qui animait son regard, ses mains qu'il élevait vers le ciel en implorant pour moi sa miséricorde, la conscience qui parle au cœur quand il consent à l'écouter, arrachèrent de moi le serment solennel de renoncer à toi; je consentis même à ne point te parler.... mais j'exigeai de te voir encore: mes prières, mes

larmes m'obtinrent ce dernier bonheur. Oui, je t'ai revu... ô toi !... je t'ai revu ! c'était pour la dernière fois, et tu n'as pas senti ma présence ! aucune voix n'a averti ton cœur que la malheureuse Fanny jetait sur toi un dernier regard. Le lord, en sortant, me dit qu'il allait te faire venir; il me plaça de manière à te voir traverser le jardin, et il me laissa seule avec Betzi.... Ce fut alors que le serment que j'avais prononcé me frappa dans toute sa force. Dieu ! qu'éprouvais-je à la fois ?..... Combattue par la raison et l'amour, tout mon repentir cédait encore : pourquoi ne pas le suivre ? me disais-je.... Enfin, je t'aperçois : le lord te parlait avec feu, tu versais des larmes; je le vis te presser sur son cœur; il t'en-

traîna, et moi, en te voyant disparaître, je t'appelle, je tombe à genoux, j'étends mes bras vers toi, je m'écrie... tu étais déjà loin... Betzi veut m'arracher de cette fenêtre, mes bras se sont enlacés autour des barreaux, ils ne peuvent s'en détacher; je te cherche encore, quoique sans espérance; je jette des cris perçans : un vaisseau se rompt dans ma poitrine, bientôt je tombe sans connaissance et inondée de sang.... Betzi n'ose demander des secours qui me feraient connaître : elle me ranime, m'encourage, me soutient, m'entraîne. Whit-Mill est à deux cents pas, elle me presse de m'y rendre; je l'entends à peine, j'obéis par instinct, et me laisse conduire. Arrivée dans cet asile d'amour, ma faiblesse augmente, mon sang sort

par ma bouche à gros bouillons : Betzi se détermine à avertir mon mari, qui, trompé par son récit, croit qu'une chute a causé cet accident. Il me prodigue les soins les plus généreux, sa bonté ajoute à ma peine, des larmes de honte coulent de mes yeux, je baise avec respect ses cheveux blanchis par l'âge et que j'ai souillés de mes crimes. Les médecins arrivent, ils défendent de me transporter ; mon époux ne veux plus me quitter : là où tu t'es caché long-temps, dans ces lieux remplis encore de l'air que tu as respiré, je dois mourir victime de cet amour qui nous brûla tous deux.... Et mon époux que j'ai trahi baigne de larmes cette épouse criminelle ; ce lit qui reçut tour-à-tour les deux perfides

qui l'ont trompé..... Encore, si en mourant je pouvais lui ouvrir mon cœur, obtenir son pardon, me présenter au juge qui m'attend couverte de ses bénédictions!.. Il faut me taire, il faut rejetter jusqu'au besoin du repentir, il faut garder mon affreux secret! Milord m'aime, ne lui faisons pas éprouver le malheur de mépriser celle qu'il aima... Ah! Valcé, mon bienfaiteur va perdre sa compagne, celle qui devait soigner sa vieillesse; Clémentine te pleure. Que nos fautes ont fait de victimes !... et dans le trouble de nos cœurs, nous pensions qu'aimer était tout. Valcé! Valcé! renonce aux prestiges qui nous ont séduits, il en est temps encore pour toi. Une longue carrière t'est encore ouverte : qu'elle soit vertueuse! Pour

moi, je vais mourir. J'ai obtenu sans peine de mon époux tous les secours de ma religion; ils adoucissent mes derniers momens par la résignation et l'espérance. Ma dernière prière sera pour toi, ô mon ami ! puisse-t-elle parvenir jusqu'aux cieux et t'obtenir ta grace ! va promptement essuyer les larmes de ta jeune épouse, rejette les soupçons que ma jalousie semait dans ton cœur; ne sois pas injuste, pour te paraître moins barbare; va récompenser son amour; que le souvenir de ton amie ne s'efface jamais de ta pensée, songe à elle quand tu seras bon et sensible, dis-toi à chaque devoir dont tu t'acquitteras, que tu expies une de ses fautes, que tu rends le repos à son ombre.... La tombe m'attend, l'éternel avenir

s'approche, l'instant terrible de la destruction est arrivé... A peine ai-je la force de tenir ma plume, le froid de la mort saisit mon sein.

Voilà tes lettres, ton portrait, tes cheveux: tous ces trésors de l'amour te seront rendus avec cette lettre : Betzi ne les fera partir que lorsque je ne serai plus.... En les recevant dis-toi : Elle a cessé de m'aimer en cessant de vivre.

LETTRE LXXXIV.

Durand à Sophie, femme de chambre de la vicomtesse Félicie de Blinville.

Londres, 15 novembre 1805.

On se croit quelquefois séparé pour bien long-temps, mademoiselle Sophie, quand on est au moment de se réunir. Je ne m'attendais guère au plaisir de vous revoir sitôt; mais quand on dépend d'un amoureux, il ne faut compter sur rien, et s'attendre à tout. L'arrivée de M. de Gerseil a tout changé: voilà que mon maître a perdu miladi; elle est morte d'amour :

c'est beau cela ! tout s'arrange pour notre départ ; nous devons débarquer à Calais, je ne sais quel jour, de là nous rendre au château de Sylly, où mon maître a, pour s'arrêter, des raisons que j'ignore; je ne sais pas bien ce que nous y passerons de jours, mais peu cependant: car quand on perd une femme, on est pressé d'en retrouver une autre, le tout pour se consoler. Je suis aussi pressé, mademoiselle Sophie, que M. le marquis, et si vous m'aimez toujours, vous partagerez un peu de mon empressement. Je ne vous demande pas si vous avez songé à moi, en mon absence; il faut être bien avantageux pour vouloir tenir sa place quand on n'y est pas, et je ne suis point de ces exigeans qui

veulent qu'une jeune fille pleure pour eux et s'ennuie à les attendre : mais, quand j'arrive, j'aime d'être bien reçu : c'est seulement ce que je vous demande. J'ai gagné beaucoup d'argent, car miladi payait bien; mais à présent que mon maître va vivre honnêtement, je n'aurai plus que mes gages, et je le quitterais volontiers pour entrer chez madame la vicomtesse, à qui mon talent conviendrait, et qui sait récompenser le mérite. Voyez, mademoiselle Sophie, à arranger cela : je suis homme à vous épouser même, si cela vous plaît ; je crois que nous ferions bon ménage, malgré ce proverbe qui dit : Fin contre fin n'est pas bon à faire doublure ; mais à bon chat bon rat, et je suis de tout mon cœur, votre ami. DURAND.

LETTRE LXXXVI.

Le comte de Gerseil à madame de Sylly.

Londres, 15 novembre 1785.

MADAME,

C'EST à regret que je vous laisse depuis un mois livrée à toute l'inquiétude qu'a dû vous causer ma dernière lettre; mais il m'a été impossible de vous rassurer plus tôt, ayant été moi-même livré aux plus vives alarmes, et étant aujourd'hui à peine tranquille sur les jours de mon ami. Après vous avoir écrit de Sussex, je me rendis à Londres pour solliciter une audience de

l'ambassadeur de France ; il était absent, il fallait attendre son retour : dès le lendemain, je vis arriver Valcé lui-même. Fanny, me dit-il, a sauvé mes jours, mais nous sommes séparés. Lord Cliffort m'a ordonné de sa part de m'éloigner, de ne faire aucune démarche pour la revoir ; j'éprouve la plus mortelle inquiétude : trois jours s'écoulèrent dans cet état d'alarmes, lorsque nous vîmes tout-à-coup entrer Betzi, le visage inondé de pleurs. Elle remet à Valcé un paquet. — Il pâlit, brise le cachet, lit quelques lignes et tombe sans connaissance. Je vous envoie une copie de ce touchant écrit, vous y apprendrez la mort déplorable de Fanny, et vous y trouverez des sentimens si vrais, qu'ils ouvriront sans

doute votre ame à la pitié pour l'être sensible qui les éprouva. Une fièvre délirante suivit le profond évanouissement de Valcé ; il tenait sur son cœur la lettre de Fanny, avec une forte convulsion ; aucune parole ne sortait de sa bouche ; il ne voyait, n'entendait rien, enfin il sort tout-à-coup de cette espèce de léthargie, et, m'apercevant à ses côtés, il me tendit la main, en me disant : Ah Gerseil !.... A ces mots, il se jette dans mes bras et verse un torrent de larmes. Soulagé par ses pleurs il retrouve toute sa raison, mais avec elle ses souvenirs. Le nom de Fanny s'échappait sans cesse de sa bouche ; il relisait sa lettre, ou voulait me l'entendre lire. Cette lecture ranima d'abord les premiers accès de son désespoir ; mais l'atten-

drissement succéda à la violence; je crus alors pouvoir faire entendre à mon ami que le dévouement de Fanny lui imposait la loi d'exécuter ses dernières volontés: je le ramenai ainsi au souvenir de Clémentine. Au nom de sa femme, mon ami soupira profondément. Je revins avec adresse sur cet entretien, mais sans presser la détermination de Valcé, sans fixer d'époque à son retour : d'ailleurs la santé de mon ami qui ne se rétablissant que lentement, devait s'opposer à un départ trop précipité ; ce n'est même que depuis quelques jours qu'il est en état de l'entreprendre. Mais, avant de quitter l'Anglettre, Valcé voulut visiter le tombeau de ladi Felmore. Je ne cherchai point à m'opposer à

un projet qui, en réveillant sa douleur, satisfaisait son amour. En partant pour Whit-Mill, Valcé était vivement ému ; plus il approchait de ces lieux chers et funestes, plus sa douleur devenait profonde. En apercevant Vhit-Mill, il jeta un cri et se précipita dans mes bras ; en arrivant il était mourant : il fallut le transporter chez Bidermann, mais il se ranima tout-à-coup et s'élança avec violence. Je marchai sur ses pas, et le trouvai à genoux près d'un lit qu'il baignait de pleurs. C'est là, dit-il, qu'elle a cessé de vivre, c'est là que je voudrois mourir. Il resta à genoux près de ce lit funèbre jusqu'au moment où Birdermann vint l'avertir qu'il était temps de se rendre au tombeau. L'infortuné essaya de se rele-

ver : il tremblait, ses genoux fléchissaient sous lui, je le soutins ; nous marchâmes en silence jusqu'à l'entrée d'un bois entouré d'une palissade. Bidermann ayant ouvert une porte, nous le suivîmes jusqu'à un bâtiment, ou plutôt une masse de pierre. Notre conducteur ayant touché un ressort, une des pierres se détacha et nous entrâmes dans un temple égyptien, qu'ornaient un autel et un tombeau. Sur la pierre cinéraire, on lisait cette épitaphe : *Ci gissent les vertus, la beauté, les graces, ci gît ladi Felmore.* Sur le tombeau était la statue de Fanny. A la vue de ses traits d'une parfaite ressemblance, Valcé s'écria : C'est-elle. Les bras élevés, l'œil sec, le sein palpitant, il demeurait immobile; mais succombant à cette muette

douleur, il tombe évanoui. Je profitai de cet évanouissement pour l'arracher à ces déchirantes images : il reprit ses sens, mais resta enseveli dans le silence. Arrivés à Londres, il me dit : Accomplissons ses ordres, partons. Je m'occupai sur-le-champ de notre départ ; cependant ce n'est pas à Paris que j'ai l'intention de conduire mon ami ; il faut à sa profonde douleur des objets compâtissans et doux ; enfin, madame, c'est près de vous qu'il doit retrouver Clémentine. Ses larmes sont justes, mais elles affligeraient celle dont il est aimé : soyez là, madame, pour la rassurer, pour lui dire que l'indulgence et le temps obtiendront tout de la sensibilité de mon ami. Épargnons à Clémentine de nouveaux chagrins,

ménageons Valcé, réunissons-nous autour d'eux, préparons leur bonheur.

J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE LXXXVII.

Le chevalier d'Orsy à la vicomtesse de Blinville.

Hervillé, 25 novembre.

J'AI promis, j'ai juré de vous obéir toujours; je tiendrai mes sermens jusqu'à mon dernier soupir : mais, Félicie, permettez qu'au moins je vous exprime mes inquiétudes secrètes. Me laisser entraîner lorsque je sais que vous cherchez à me tromper; quand j'entrevois le précipice, y tomber volontairement, n'est-ce pas vous prouver tout votre empire, et n'est-il pas plus glorieux pour vous de m'enchaîner en esclave que de m'aveugler?

Non, non, Félicie, vous n'aimerez jamais Clémentine. Je connais trop votre esprit, j'ai une trop juste idée de votre haine, pour croire à cette apparente réconciliation. Elle est la source même de mes alarmes ; je craindrais moins votre inimitié, si elle se montrait à découvert, que ces feintes caresses, ces expressions tendres et perfides. Je crains surtout votre empressement à la prévenir du retour prochain de son mari ; je crains la joie de vos regards, la malice de votre sourire et cette rage furtive qui, semblable à l'éclair, était pour moi l'annonce d'un prochain orage.

Pour commencer par moi les effets de votre vengeance, vous avez voulu me rendre témoin de ses transports à cette nouvelle inespérée : j'ai vu

les pleurs de l'amour couler de ses beaux yeux, son saisissement enchanteur pour tout autre que pour un amant jaloux. J'ai entendu l'expression de ses doutes, et ces paroles si tendres qui s'échappaient de son cœur avec autant de graces que de vérité. Je l'ai vue belle de son émotion, de sa joie : cette vue a porté dans mon sein une ardeur nouvelle et un profond désespoir. Ah ! que ce soit assez pour vous de m'avoir condamné au supplice d'une passion sans espérance ! contentez-vous d'une victime ! Je meurs heureux, si je meurs pour elle.

O mon amie, je vous en conjure, épargnez-la !... Pourquoi la décider à aller au devant de son mari? Pourquoi, malgré ses objections, vouloir que je l'accompagne, et

alléguer des dangers qui n'existent pas ? pourquoi abuser de votre art séducteur, de votre empire sur l'esprit de sa tante, pour la déterminer elle-même à approuver un projet imprudent, et la forcer à contraindre Clémentine à s'y soumettre ? Elle vole au devant d'un époux aimé.... Quelle raison secrète avez-vous pour vouloir qu'elle entraîne à sa suite un homme épris d'elle et que tout Paris lui donne pour amant.... Ah ! par pitié n'exigez pas ce voyage : permettez du moins que je m'y refuse. A quoi puis-je lui être utile ? à combien de soupçons ne vais-je pas l'exposer ? Non, je ne vous trahirai pas ; mais rétractez cet ordre funeste, je vous le demande au nom de mon obéissance passée, au nom du dévoûment de toute ma vie.

LETTRE LXXXVIII.

La vicomtesse Félicie de Blinville au chevalier d'Orsy.

Paris, 26 novembre.

OBÉISSEZ, partez ; au retour, Valéric est à vous.

LETTRE LXXXIX.

Lettre anonyme, remise au marquis de Valcé, à Calais.

Paris, 23 novembre.

UN ami prévient M. le marquis de Valcé d'un évènement dont il peut encore arrêter les suites. Sa femme,

entraînée par l'inexpérience, par de dangereux conseils, par son cœur, s'est lassée de sa constance. Un homme aimable, mais faux et léger, a su la séduire. Alarmée du retour prochain d'un époux qu'elle a trahi, l'imprudente s'est déterminée à le fuir et à abandonner sa destinée toute entière à son séducteur. Instruite que M. le marquis de Valcé s'arrêtait à Sylly, sûre qu'il ne pouvait plus retourner en Angleterre, elle se détermine à s'y réfugier à son tour sous la conduite du chevalier d'Orsy. Pour colorer son départ et assurer sa fuite, elle feint publiquement d'aller au-devant de celui dont elle prétend éviter la vue et les reproches. Elle part jeudi, doit s'arrêter à Amiens, à l'auberge de l'Aigle noir. De là, sous un

faux nom et sous un déguisement, elle prendra la route de l'Angleterre, si M. de Valcé n'arrive à temps dans cette ville pour s'opposer à un voyage dont l'éclat doit à jamais couvrir d'infamie celle de qui l'honneur lui est si cher.

Cet avis est dicté par l'amitié, par la prudence.

LETTRE CX.

Clémentine de Valcé à madame de Sylly.

Hervillé, 25 novembre.

O mon amie ! dois-je en croire Félicie ? est-il bien vrai que mon cœur puisse se rouvrir à l'espérance ? D'où vient que la joie ne le remplit pas tout entier, et qu'un mélange d'inquiétude s'unit au sentiment du bonheur ? Fanny Felmore n'est plus.... Valcé revient.... Il revient, ô ma mère ! on m'assure que je vais le revoir. Cette nouvelle, trop chère à mon ame, y laisse encore je ne sais quelle vague tris-

tesse. Des pleurs d'amour coulent de mes yeux, elles n'ont pas cette douceur qui devrait les accompagner. Valcé revient, et Clémentine n'est pas parfaitement heureuse. Sans doute le trouble qui m'oppresse, est causé par la mort de Fanny, par l'idée de tous les chagrins de Valcé. Si je me livrais aux plaisirs quand mon frère est malheureux, ma joie serait barbare, je ne serais plus sa tendre amie. Oui, j'ai des larmes pour les peines de mon frère; sa peine est ma peine, son deuil est mon deuil... Qu'il revienne tout rempli de confiance! qu'il oublie les maux que j'ai soufferts; c'est sa compagne qu'il va retrouver : dès long-temps la sœur a excusé l'époux. Qu'il ne craigne pas que je jouisse de sa douleur;

ou m'offense de ses regrets. Qu'il ne craigne pas que mon amour importune son ame affligée. Je serai là pour le plaindre, pour souffrir avec lui, l'aimer pour lui seul, m'oublier toute entière. Ah ! mon amie, avec quelle douceur je veux pénétrer jusqu'à son ame ! que mes soins seront délicats, que ma tendresse sera timide ! Nous vivrons seuls, nous serons tristes. C'est une sœur, rien qu'une sœur qu'il va retrouver, jusqu'au moment où son cœur, rouvert à de plus vives émotions, rappelera l'épouse..... Oui, ma vie lui fut consacrée, elle lui appartiendra jusqu'à mon dernier soupir.

On me conseille d'aller au-devant de lui. On prétend qu'après m'avoir abandonnée, il conçoit des doutes

sur mon pardon. Pardon ! ah ! que cet mot est loin de peindre ce qui se passe dans mon cœur ! Te pardonner !.... ah ! mon frère malheureux a cessé d'être coupable. Puis-je oublier notre enfance, ce généreux hymen, notre première amitié ? puis-je oublier ce que je lui dois, ce que je ressens pour lui depuis ma naissance.... Qu'ils me sont chers aujourd'hui ces nœuds sacrés qui me donnent le droit de partager ses douleurs, d'essuyer des larmes, d'en répandre avec lui ! J'irai sans doute, j'irai au-devant de Valcé, j'irai lui dire : Je suis ta sœur, je te plains, je t'aime, viens gémir sur ce cœur rempli de ta tristesse.

Mais vous, ma mère, ne consentirez-vous point à vous joindre à nous, à partager mes soins ? Valcé

vous respecte et vous aime, sa confiance en vous est absolue... Vous sauriez, mieux que moi, lire dans son ame : peut-être craindrait-il d'épancher avec moi toute sa douleur. La plainte est douce aux regrets. Il sera moins craintif avec vous qu'avec moi, dont il croira devoir épargner la tendresse. Vous m'indiquerez par quelle route je dois arriver à son ame. Le cœur qui abonde en sentimens, ne sait pas toujours les contraindre. Si ma réserve passait à ses yeux pour de l'indifférence ! venez m'apprendre comment on peut à la fois prouver sa tendresse et la renfermer; venez m'apprendre à respecter la douleur et à l'adoucir. Ne m'abandonnez pas. Ce moment va décider de toute ma vie.

LETTRE XCXI.

Rosa d'Olban à la marquise de Valcé.

Paris, 25 novembre.

J'APPRENDS, madame, avec une joie bien vive le retour de celui que vous aimez et dont nous avons si souvent regretté l'absence. J'espère vous avoir tous deux pour témoins de mon mariage, fixé au 30 de ce mois. Nous allons être de bien heureuses femmes ! Vous avez trop contribué à mon bonheur, pour ne point le partager. J'ai trop souhaité le vôtre, pour n'y pas être sensible. Mon père, mademoiselle de Wilson

s'en réjouissent autant que moi, et le chevalier Dolbreuse en est ravi. J'espère que nos maris s'aimeront comme nous nous aimons, et que nous nous verrons sans cesse; parlez de nous au marquis, soyez notre lien à tous. Unie à Dolbreuse, près de mon père, de mademoiselle de Wilson, aimée de vous, rien ne manquera au sort de votre Rosa.

LETTRE XCII.

Le chevalier d'Orsy à la vicomtesse de Blinville.

Amiens, 30 novembre.

Je le savais bien que votre implacable haine préparait une trahison ; je prévoyais que vous l'attendiez au jour du bonheur pour la frapper.... Et moi ! moi lâche ! au lieu de la défendre, je suis l'instrument de la plus atroce calomnie ! Je vous dévoilerais, dans mon repentir et ma fureur, si, pour mon éternelle honte, je n'étais lié à tous vos crimes. Femme cruelle, écoutez et jouissez.

Elle partit donc hier pour Amiens,

d'après vos funestes conseils ; je l'accompagnais à cheval : arrivée à l'auberge, elle était émue, tremblante, le plus léger bruit la faisait tressaillir, son émotion ajoutait encore de nouveaux charmes à sa beauté, quelques pleurs brillaient dans ses yeux, son cœur palpitant agitait son sein. L'amour, le bonheur, le doute, l'ivresse, étaient peints sur ses traits.... Ce spectacle redoublait mes désirs et mon désespoir. Dans un tourment inexprimable, je marchais avec violence : ne pouvant modérer mon agitation, je la quittai, et sortis au hasard de la ville. Mon désordre était si grand, que je m'égarai, oubliai l'heure : en revenant sur mes pas, je trouvai les portes de la ville fermées; sans une circonstance qui les fit rouvrir,

je me serais vu contraint de passer la nuit dans les champs. J'arrive à l'auberge fatale : Camille, la femme-de-chambre de la marquise, m'attendait sur la porte et court à moi... Sauvez-vous, me dit-elle; M. le marquis est ici : sur une lettre qui l'avertissait que vous enleviez ma maîtresse, il est accouru. Il entra brusquement ; madame, surprise, s'est évanouie. M. le marquis, loin d'être attendri, ne s'en est montré que plus furieux. Il a fait porter madame dans une voiture ; on la conduit dans un château où elle va demeurer enfermée. Il vous attend ici ; mais fuyez, il sait tout... A ces mots votre complot affreux m'a été dévoilé. Loin de fuir, croyant qu'il me serait possible de justifier Clémentine, je courus chercher le marquis. J'avais

plus d'un moyen de vous confondre, et dans mon délire je résolus de les employer tous.... Les circonstances ne l'ont pas permis. A peine étais-je entré dans une grande salle où je trouvai Gerseil et Valcé, que ce dernier fondit sur moi l'épée à la main. J'étais sans armes ; il s'en aperçut, s'élança sur celle de Gerseil et me la remit.... Tu m'as ravi l'honneur, me dit-il, achève, et délivre-moi de la vie. En vain son ami essaya-t-il de le calmer, cette résistance accroissait sa colère. Se battant en furieux, il me donnait tout l'avantage.... Je craignais ma fatale adresse. Ne cherchant qu'à me défendre, je le désarmai. En lui rendant son épée, j'entrepris de justifier Clémentine; mais son nom seul ranimant son courroux, ou-

bliant mon action généreuse, il me chargea de nouveau.... Jamais je ne refusai de me battre quand l'honneur m'en fait un devoir.... Mais que de motifs me rendirent ce duel odieux ! Valcé était l'époux aimé de Clémentine, ce duel allait donner à la calomnie une nouvelle publicité. Occupé seulement à parer les coups, je cherchais à fatiguer le bras de mon adversaire. Ces ménagemens l'irritèrent. Nous nous battions dans une grande salle; l'infortuné se précipite sur mon épée.... Je veux reculer, je rencontre la muraille. Hélas ! je le vis tomber à mes pieds, baigné dans son sang. Jamais, jamais semblable douleur ne déchira mon ame et n'égara ma raison. Je me jette sur lui pour le secourir. Il perd connaissance.

Gerseil me conjure de m'éloigner; ma sureté l'exigeait. Mais je ne puis quitter Amiens sans savoir les tristes suites de cette affreuse aventure. Caché chez un ami, j'attends la levée du premier appareil..... S'il meurt, plus de repos pour moi sur la terre.... S'il meurt, oublierez-vous jamais que tant de maux sont votre ouvrage?

LETTRE XCXIII.

Le comte de Gerseil à madame de Sylly.

Amiens, 4 décembre 1805.

MADAME,

JE dois vous écrire encore, mais j'hésite dès le premier mot. Ce que j'ai à vous apprendre révolte mon ame ou la déchire. D'Orsy plongeant son épée dans le sein de mon malheureux ami, d'Orsy enlevant la marquise, Clémentine coupable: tel est le tableau que je dois vous offrir.

Nous quittâmes Londres, dans l'intention de nous rendre à Sylly.

Valcé étoit triste, mais calme; je lui parlais de Clémentine, il m'écoutait avec attendrissement; je lui peignais sa femme, telle hélas! que je l'ai vue, douce, fidèle, compâtissante : cette image plaisait à son ame émue. Après une pénible traversée, nous arrivâmes à Calais. On apporte une lettre à Valcé; il pâlit, ses traits s'enflamment : il s'écrie! L'infidèle!.... puis il ajoute en me remettant la lettre..... Vois si mes soupçons étaient fondés, vois si je devais compter sur elle! Je lis cet écrit fatal, j'apprends que Clémentine fuit avec d'Orsy, avec cet homme dont j'avais redouté l'approche et non les succès: j'hésite à croire ce que renferme la lettre anonyme. Ces sortes d'écrits disais-je, ne méritent aucune confiance.

Courons à Amiens, répond Valcé. Nous partons, nous arrivons : le premier objet qui frappe nos regards est un valet à la livrée du chevalier. A cet aspect, Valcé furieux s'élance dans l'auberge, demande la marquise de Valcé ; on lui indique son appartement. Il court, entre ; je le suis. Clémentine nous aperçoit, se lève, jette un cri, tombe évanouie ; Camille, sa femme de chambre, veut la secourir. Où est d'Orsy ? demande Valcé d'une voie furieuse. Il est absent, répond Camille tremblante : cela suffit, sortez. J'ai pris mon parti, me dit alors Valcé : mon cœur, je le sens, est aigri par le malheur. Trop de coups m'ont frappé, je ne résiste pas à ce dernier trait ; je ne veux ni souffrir qu'elle

me déshonore, ni la revoir : qu'elle parte à l'instant même pour ma terre de Risbourg ; épargnons-lui des reproches, et à moi une scène que je ne suis pas en état de supporter ; éloignons-nous : je vais lui envoyer Durand, et tous les secours dont elle a besoin. Durand reçoit les ordres de son maître : tandis qu'il les exécute, nous nous retirons dans une chambre écartée; au bout de quelques heures d'Orsy paraît. Ah ! madame, souffrez que je n'entre point dans les détails de cette scène sanglante. Le chevalier s'est conduit en brave et galant homme, je lui dois cet aveu. J'ai craint pour les jours de mon ami, mais il est maintenant hors de danger; j'espère le faire bientôt transporter à Paris. La marquise

est arrivée dans le lieu de son exil; elle n'a que trop mérité sa punition, si on la compare aux suites de sa faute et à sa duplicité.

Je vous quitte, accablé de douleur, etc.

LETTRE XCIV.

La vicomtesse de Blinville au chevalier d'Orsy.

Paris, 8 décembre.

Oui, c'est moi, moi seule... Admirez ce que peut l'adresse d'une femme quand la vengeance l'inspire. Mais vous voilà plus tranquille, sa blessure, quoique profonde, est sans danger. Clémentine seule est ma victime.

Vous m'accusez de cruauté? Apprenez les motifs de mon juste courroux.

Dès le premier moment où je vis la marquise, sa beauté excita ma

jalousie; son triomphe aux Tuileries, ses succès à l'opéra me désespérèrent : bientôt j'entendis partout célébrer sa vertu autant que ses graces. Fatiguée de ces louanges éternelles, j'entrepris d'enlever à Clémentine une partie de cette admiration, soit en lui faisant partager les travers et les erreurs des femmes à la mode, soit au moins en élevant des soupçons contre elle : cette vengeance était assez douce; je ne comptais pas la porter plus loin. Vous demandiez sa grace, j'allais peut-être vous l'accorder, quand j'aperçus Dolbreuse. Mon cœur, jusque-là paisible, reçut en un instant le trait fatal. Plus j'avais bravé l'amour, plus je ressentis sa puissance. J'avais su séduire, j'appris comment on aime; et, l'avouerai-je? lorsque mon

ame s'ouvrit au sentiment, je m'étonnai d'avoir pu croire qu'on pouvait être heureux sans amour. J'employai pour charmer Dolbreuse tout ce que j'avais d'esprit, de graces et d'art; j'étais parvenue à lui plaire, je l'eusse enflammé sans doute. Clémentine seule a renversé tout mon espoir, et l'a renversé à dessein. Rappelez-vous cette soirée décisive, ce conte récité par Rosa, le dénouement que j'inventai, celui qu'osa ajouter Dolbreuse. A peine ai-je pu conserver assez d'empire sur moi-même pour contenir ma fureur. Mon dépit était visible; le triomphe de Rosa fut éclatant : la joie alors brilla dans les yeux de la marquise. Ces yeux indiscrets, interprêtes de son cœur, applaudissaient Dolbreuse, félici-

taient ma rivale. Quel nuit je passai! Livrée pour la première fois à tous les orages de l'amour, je ne pus trouver un moment de calme : mille projets s'offrirent à mon esprit ; la rage, la honte, le désespoir étaient dans mon cœur. Le lendemain, à mon lever, je remarquai avec effroi le ravage qu'une telle nuit avait exercé sur mes traits. Je devais retourner près de M. de Blinville. Je résolus de partir d'assez bonne heure pour éviter les regards des habitans du château ; mais, au bruit de ma voiture, la matineuse marquise accourut : elle s'aperçut de l'altération de ma physionomie, elle eut la cruauté de me le dire. En m'éloignant je haïssais Clémentine, j'abhorrais Rosa, je maudissais Dolbreuse, je me détestais moi-

même : je jurai de me venger. Vous savez à quel point je m'arrêtai pour désunir Dolbreuse et Rosa ; mais la cruelle ennemie de mon bonheur, était encore là pour me persécuter. C'est elle qui, calmant un père irrité, obtint la grace de deux amans téméraires, en faisant servir à leur union ce qui devait la rompre, et m'enleva ainsi tout espoir : et je lui aurais pardonné ! et le génie des implacables Furies ne m'eût pas inspirée ! Quoi ! j'aurais pu souffrir qu'elle retrouvât celui qu'elle aime, quand elle m'a ravi l'objet que j'adore ? Non, non, eussé-je dû périr, il fallait la frapper des mêmes coups dont elle m'a blessée.

Maintenant que mes motifs vous sont connus, approuvez ma con-

duite, venez recevoir la récompense que je vous ai promise; venez, tout est prêt; Valérie est à vous, les plaisirs, la fortune vous attendent.

LETTRE XCV.

Madame de Sylly au comte de Cerseil.

Sylly, 15 décembre.

VOTRE lettre m'arrache des larmes ; tout ce que vous me racontez est déplorable : les apparences accusent Clémentine, mais, monsieur, gardez-vous d'y croire : elle est innocente, je vous le jure sur tout ce qu'il y a de plus sacré : j'ai lu chaque jour dans son ame. Non, une si belle vie n'a point été souillée. J'ignore par quel complot on a pu donner à ses démarches une intention coupable, mais croyez-en mon expé-

rience, ma raison, sa confiance en moi, mon estime pour elle : elle est innocente. Lisez la lettre que j'ai reçue d'elle: ce ton simple ne saurait être trompeur. Une ame agitée d'un projet coupable n'a pas ce calme, cette candeur. Non, non, on ne marche point d'un pas aussi rapide dans la carrière du vice, et quelques fautes légères en préparent toujours de plus grandes. Loin de vous réunir aux méchans qui l'accusent, joignez-vous à moi pour les dévoiler; ne soyez pas au nombre de ses ennemis... un jour, la vérité sera reconnue. Quels seront alors vos regrets, si vous l'avez accablée, pouvant la secourir! Elle est belle, sans doute, l'indignation que le juste porte au coupable! Il est une vertu moins éclatante, mais

non moins pure, c'est la générosité. Tandis que l'une fait justice, l'autre cherche à la rendre. Qui vous consolera un jour de votre cruel empressement à croire au crime? — Sans la mauvaise santé de mon cher Albert, je volerais à Paris, j'environnerais de la plus adroite surveillance la vicomtesse de Blinville et le chevalier. Mes soupçons contre eux sont violens. Je les fonde sur leur intimité, sur le prochain mariage du chevalier avec mademoiselle de Blinville. Ce n'est pas au moment où l'on enlève une femme et qu'on la perd, que l'on forme si promptement de nouveaux liens... Ce n'est pas à l'instant même où l'on découvre, par un éclat affreux, la passion d'un homme pour une femme telle que Clémentine, que

l'on se décide à en faire son gendre, à exposer le bonheur d'une jeune personne, en l'unissant à celui qui ne peut l'aimer. Rapprochez tous les faits : la conduite de Clémentine jusque-là si pure, cet étonnant mariage; et si vous n'êtes pas aveuglé par une injuste prévention, vous direz avec moi... Elle est innocente, et vous chercherez à le prouver. J'attends de vous cette justice courageuse. Respecter l'innocence n'est point assez, il faut s'armer pour la défendre.

LETTRE XCVI.

Clémentine de Valcé à la marquise de Sylly.

Au château de Risbourg, 3 décembre.

Où suis-je? qui m'a entraînée? quel sera mon sort? Je volais au-devant de lui. Il paraît.... La joie, le saisissement.... Je tombe évanouie, sans me secourir on m'enlève : je ne sais combien a duré cet évanouissement.... mais en reprenant mes esprits, je me trouve dans une voiture. Un étranger est à mes côtés. Un cri m'échappe.... Où est mon frère?... où vais-je? qui êtes-vous? Le silence du mépris, un regard farouche me répondent. Je

tremble, je frissonne. Mille dangers s'offrent à mon esprit. Les chevaux volent. On arrête à chaque poste sans descendre. J'interroge de nouveau le barbare qui voit sans pitié mon effroi, mes larmes, et qui refuse de satisfaire à mes demandes. Au déclin du jour, j'aperçois un château antique, bâti sur une haute montagne; mes craintes redoublent. La voiture gravit avec peine sur un chemin taillé dans le roc; nous arrivons à la porte d'un vaste édifice que les approches de la nuit rendent plus effrayant à mes yeux : le postillon sonne une cloche dont les sons lugubres me font tressaillir. On lève une herse, on baisse un pont, la voiture roule de nouveau et s'arrête devant une grande porte qui est ouverte. Mon conducteur me presse

de descendre, mes genoux fléchissent; il me soutient ou plutot m'entraîne rudement. Je monte avec peine un escalier de pierre. Je traverse de grandes salles, enfin j'entre dans un logement que l'obscurité m'empêche de distinguer. Mon guide, toujours en silence, me conduit à un siège, j'y tombe mourante; il sort, m'abandonne à mes réflexions. Je me demande alors quels sont ces lieux, par quel ordre j'y suis conduite.... Mais, hélas! que puis-je définir?... Le temps s'écoule dans les alarmes, le silence, la nuit, la douleur.... Un bruit éloigné se fait entendre, mon oreille le saisit avidement..... On approche, je frissonne, j'espère .... Je vais savoir mon sort..... c'est mon gardien: il m'apporte à souper, place un

flambeau sur ma table, arrange mon appartement.... Immobile je le suis des yeux.... Mes larmes se font un passage, la douleur m'entraîne, je tombe aux genoux de cet homme et le conjure de m'apprendre quelle est ma destinée. Je n'ai pas reçu l'ordre de vous le faire connaître, me répond-il d'un ton dur; tout ce que je puis vous dire c'est que je m'appelle Durand, que je suis valet-de-chambre de M. le marquis de Valcé, que ce château lui appartient... Vous pouvez au surplus écrire à madame de Sylly et recevoir ses réponses : toute autre correspondance vous est interdite. A ces mots, Durand me presse de me mettre à table, et me quitte.

Seule, quelle pensée douloureuse vient m'assaillir! Cet homme est le

valet de Valcé, ce château est à lui : c'est donc par son ordre que j'y suis renfermée..... par son ordre! Se peut-il, grand dieu! et pourquoi... m'a-t-on trompée? Fanny vit-elle encore? jalouse de mon titre d'épouse, a-t-elle exigé.... Mais mon frère, mais mon époux, comment peut-il y avoir consenti? Je volais vers lui le cœur plein d'amour..... c'était l'exil que j'allais chercher...

Je puis au moins vous écrire, apprendre de vous l'affreux mystère de mon sort : parlez, ma mère, ne craignez pas de m'affliger. Le cœur incertain enfante les malheurs; pour un qui existe, il s'en crée mille et les ressent tous. J'attends de vous la vérité. Quelle qu'elle soit, je la préfère au supplice que j'endure.

LETTRE XCVII.

La marquise de Valcé à madame de Sylly.

Risbourg, 8 janvier.

POINT de lettre de vous, hélas! j'attends, j'espère chaque jour, chaque jour trompe mon espoir et mon attente. Quoi! ma mère... vous aussi! ah! si vous aviez l'idée de mes souffrances, du désordre de mes pensées, pourriez-vous m'abandonner à mon imagination qui fomente sans cesse la douleur? Des jours sans repos, des nuits sans sommeil, des pensées vagues ou fugitives, voilà maintenant mon

partage. Ce château est bâti sur un rocher escarpé dont la mer baigne le pied. Le bruit des flots parvient seul jusqu'à la tour que j'occupe. De ma fenêtre j'aperçois cette vaste plaine agitée et plusieurs arbres verts plantés sur la rive. Toujours seule, j'écoute ce bruit sourd et monotone; il m'émeut. . . . Vous ne savez pas, ma mère, combien le bruit a de charmes dans l'isolement ! J'écoute avec une satisfaction mélancolique, les regards fixés sur les vagues mobiles, je passe ainsi tout le jour. Le froid, le vent, la neige ne peuvent me déterminer à quitter ma fenêtre. L'air me calme, et si par hasard un oiseau traverse les airs en jetant quelques cris lugubres, son passage, sa présence, sa voix

sont des plaisirs pour la malheureuse Clémentine. Je ne vois Durand qu'à l'heure de mes repas. J'ignore s'il y a dans le château d'autres habitans, je n'aperçois ni n'entends personne. J'ai cru d'abord que je ne devais rester ici que peu de jours, puisque l'on ne me donnait ni livres, ni crayons, ni d'autres vêtemens que ceux avec lesquels je voyageai..... Cependant des semaines entières se sont passées, et je suis encore captive..... Hélas! que dois-je penser? Je me fais sans cesse les mêmes questions. Vous seule pouvez y répondre. Ah! ma mère, je me jette dans vos bras. Soyez encore le refuge de votre Clémentine.

LETTRE XCVIII.

La marquise de Valcé à madame de Sylly.

10 décembre.

Je sors à peine d'un délire affreux... Une douleur stupide a succedé aux premiers élans du désespoir. Maintenant que ma raison est revenue toute entière, je sens tout mon malheur, son excès m'épouvante. Dieu! pourquoi ai-je voulu connaître mon sort? Malheureuse! je me plaignais de mon incertitude! Quel jour a frappé mes yeux! quelle vérité terrible m'anéantit! Ah! ma mère... votre silence que j'accusais était donc de la pitié? Ah! je sais tout,

Durand m'a tout dit. Une main barbare.... Le sein de mon frère chéri... le chevalier d'Orsy se baignant dans son sang, Clémentine déshonorée, rejetée loin du monde et couverte d'une éternelle infamie! Ah! j'ai cru que la honte était le sentiment le plus pénible.... J'apprends, par la cruelle expérience, que les maux de ce qu'on aime sont au-dessus même de l'opprobre.... Quel jour que celui d'hier! quelle horrible nuit! Les ténèbres ajoutant à la terreur de mon esprit, je crus voir.... Je vis apparaître Valcé, pâle, défiguré, sanglant. Il me montrait sa blessure, il m'accusait.... Des cris douloureux et étouffés s'échappent péniblement de mon sein, je m'élance de mon lit, j'implore mon pardon. J'étends mes bras vers l'om-

bre irritée, elle s'évanouit; mes bras retombent sur mon cœur..... Je reste à genoux, mes cheveux se dressent sur ma tête, une sueur glacée découle de mon front : j'expire pour renaître à la souffrance..... Valcé blessé, accusant sa sœur innocente, Valcé mourant.... Les ténèbres se dissipent avec lenteur, le jour paraît, je vous écris.... Ah! plus d'espoir, plus d'espoir.... S'il se pouvait que sa blessure ne fût pas mortelle.... Non, je ne désire ni liberté, ni justification, ni gloire.... qu'il vive! Ecrivez-moi, ne me parlez que de lui, oubliez tout le reste, oubliez Clémentine, ses souffrances, sa captivité. Mon frère, mon frère! Dites-moi que mon frère vivra, et je bénis encore ma destinée.

LETTRE XCIX.

Madame de Sylly à la marquise de Valcé.

26 décembre.

J'ai reçu à la fois vos trois lettres, ma chère Clémentine, je réponds vite à ce qui vous intéresse le plus : Valcé est hors de danger. Ses jours sont assurés. Il est trop vrai qu'il s'est battu avec le chevalier d'Orsy, qu'il a reçu un coup d'épée dans la poitrine, mais la blessure n'est pas mortelle; il est même à la veille d'être transporté à Paris. Rassurez-vous entièrement, je vous dis la vérité.

Je vous crois innocente de tout ce dont le public vous accuse. Les apparences et les faits déposent en vain contre vous ; je suis certaine que vous n'êtes point coupable. Je vous aime, je vous défends, je vous plains : c'est une amitié bien faible que celle qui abandonne son amie malheureuse, soupçonnée, même coupable. L'erreur a besoin de consolation, comme l'infortune ; je suis toute à vous, ma fille, quelle que soit la cause de vos douleurs.

M. de Sylly a une attaque de goutte qui me retient auprès de lui, et me prive d'aller vous joindre ; mais, au moindre retour de sa santé, je vole vers vous : j'espère que Valcé ne s'opposera pas à ce que je partage l'exil de ma Clémentine..... Je n'ai vu dans le monde que de ces

amitiés lâches qui ne savent point défendre l'objet qu'elles prétendent aimer. Peu d'amis consentent à partager la honte de leur ami, à s'humilier avec lui. Clémentine, il n'en sera pas ainsi de moi. Ce n'est pas l'instant de vous rappeler le conseil dont l'oubli a causé vos malheurs. Vous êtes innocente, j'en suis certaine. J'ai suivi pas à pas votre ame. Félicie, je n'en doute pas, Félicie est la source de tous vos maux : puisse un évènement que je ne prévois pas encore, mais que j'espère, vous justifier aux yeux de tous ! Vous l'êtes aux miens, mon enfant; cela ne suffit pas à ma tendresse, il faut vous rendre à l'honneur. Je l'obtiendrai du ciel et de la vérité. Ne vous laissez point abattre; songez que l'innocence du cœur

est une consolation que l'on ne peut vous ravir, que l'ame vertueuse doit trouver en elle-même des ressources contre l'injustice. Si la vertu ne dédommageait pas l'innocent opprimé, si sa conscience satisfaite ne le soutenait pas et ne l'élevait au-dessus du jugement des hommes, quel avantage aurait-il sur le coupable? Sans doute, et surtout pour une femme, il est affreux de voir sa réputation flétrie; mais qu'elle serait plus malheureuse encore, si le remords se joignait à sa douleur! si en calculant ses maux, elle se disait: Je les ai mérités. Clémentine, avec l'estime de soi-même, il n'est point de véritable honte. Attendez, ma fille, avec résignation, la fin de vos peines. Relevez vôtre ame abattue. Renaissez a l'espérance, comp-

tez sur la protection d'un dieu qui veut éprouver la vertu, mais qui ne l'abandonne jamais.

LETTRE C.

Valérie à Claire.

Au couvent de l'Abbaye-aux-Bois, 2 janvier.

L'INSTANT que je prévoyais depuis six mois est arrivé, ma bonne Claire, mon mariage est arrêté. M. d'Orsy vient ici depuis deux jours, comme l'époux qui m'est destiné; j'ai déjà reçu les bouquets d'accords. Il semble que ces nœuds qui s'annoncent par des fleurs, ne doivent donner que des jouissances pu-

res. Puisse cet emblème des plaisirs innocens être aussi celui de mes jours! Depuis nos accords, le chevalier me paraît beaucoup plus sérieux; je ne sais si ce lien durable qu'il va contracter, le porte à de plus mûres réflexions, si, destiné à un état qui a tant de devoirs, il en calcule l'importance; mais je vois avec satisfaction qu'il est préoccupé, sérieux. On parla hier de la cérémonie qui aurait lieu lorsque mademoiselle de Valcourt prendrait le voile. Le chevalier s'intéressa tellement à ce récit, que ma belle-mère lui dit qu'il allait devenir un vrai *Sterne*. Il se remit un peu, causa plus gaîment; mais on s'apercevait, malgré lui, que c'était avec effort. Mon père, que j'ai tant envie de voir, m'attend chez lui mercredi prochain.

Je recevrai le lendemain la bénédiction nuptiale dans sa chapelle. Depuis sa longue maladie, mon père n'ayant pas retrouvé ses forces, ne saurait se rendre à l'église ; je t'envoie, ma chère Claire, une copie de la lettre de ce tendre père. Tu y verras combien j'en suis aimée, et quel présent m'a fait le Ciel. Je ne t'entretiendrai pas du détail de mes bijoux. Les diamans de ma mère, remontés à la mode, me suffisent : on y joint cependant une foule de bagatelles dont on fait tant de cas à notre âge. J'en ai distribué une partie à mes compagnes : la mère Sainte-Ursule a voulu mon portrait, je le lui ai donné sur une assez belle bombonnière. Je vais habiter la petite maison que m'a laissée le frère de ma mère ; j'aurai véritablement

une existence heureuse, pour peu que le chevalier ne la trouble pas. J'en augure beaucoup mieux depuis les derniers temps: l'éloge que tu m'en fais dans ta lettre (1) me disposait à l'indulgence. Il a d'ailleurs plus de mesures et de discrétion. Je voudrais surtout qu'il fût bon : c'est là mon charme par excellence. Si j'en crois ma belle-mère, il est parfait; mais qui dépasse le but, l'a manqué. Je ne t'écrirai plus de notre asile : ce n'est pas sans regret que je le quitte. J'étais ici, sinon heureuse, du moins étrangère à tous les soucis, je m'amusais de bonne foi de ces riens qui vont disparaître pour moi. En entrant dans le monde, je vais être sensible à

(1) Cette lettre ne s'est pas trouvée.

mille contrariétés qui ne pouvaient m'atteindre dans mon cloître. De vraies occupations, des choses réellement importantes me coûteront des soins et me laisseront souvent des regrets : notre vie est si douce, si uniforme ! nos devoirs se remplissent d'eux-mêmes ; tout cela va changer, ma Claire, en un moment et pour toujours.

Ma belle-mère m'a parlé de madame de Valcé avec intérêt ; mais en même temps elle m'a fait entendre qu'elle avait à se plaindre d'elle au sujet de mon mariage ; elle m'a dit que cette aventure avait fait tant de bruit, que Clémentine avait été forcée d'aller à la campagne pendant quelque temps pour faire oublier sa conduite. Je t'avouerai, Claire, que j'ai de la peine à accuser la belle

marquise, même d'imprudence, et que je douterais plutôt de toute autre. Elle a de ces regards qui ne trompent point, leur expression annonce une ame pure.

Adieu, ma bonne : les derniers momens où je m'appartiens encore me sont précieux : la mère Sainte-Ursule veut que je lui en consacre une partie; l'autre appartient à la piété, à la réflexion; adieu, mon amie. Voilà l'hiver : dois-tu venir le passer à Paris? je le désire trop pour ne pas l'espérer. Adieu.

LETTRE CI.

Le vicomte de Blinville à Valérie.

2 janvier 1786.

Enfin, ma bienaimée, il va luire ce jour que j'attendais avec tant d'impatience, ce jour où je vais assurer ton sort, et t'unir à un homme estimé autant qu'aimable, dont tu dois faire la destinée, de qui tu tiendras le bonheurr ! Ton éducation, ma chère fille, les principes purs et religieux qui en font la base, me persuadent que tu ne formes pas cette union sainte, légitime, durable, sans en connaître les devoirs, sans t'y consacrer entièrement. Privé du bonheur de t'élever moi-

même, ou de te faire élever sous mes yeux, je t'ai confiée sans crainte, mais non sans regrets, à madame Sainte-Ursule, dont le caractère noble, l'ame, l'esprit, les qualités m'étaient connus. Je sais combien elle était digne du cher dépôt que j'ai remis entre ses mains, et qu'en te recevant d'elle à mon tour, je serais le plus heureux de tous les pères. Avec quelle impatience j'attendais ce moment ! combien mon cœur a souffert de cette séparation ! Tu ne sais pas, Valérie, jusqu'où va l'amour paternel. Tu n'en auras une juste idée, ô ma bienaimée ! que lorsque, toi-même, tu seras mère. Dis-toi bien alors, ma tendre fille, dis-toi, en pressant ton enfant sur ton sein : C'est ainsi que m'aime mon père. Ma santé qui se rétablit

lentement, sera meilleure quand je l'aurai vue. Viens donc de bonne heure, chère Valérie; je veux commencer le plus tôt possible cette belle journée qui doit me rendre ma fille. Je n'aurai pour moi seul qu'un jour, puisque jeudi je te donne à un autre; mais, mon enfant, ne crois pas que je lui cède tout le droit de te rendre heureuse. Je veux m'en réserver une partie, et disputer de tendresse et de soins avec l'époux que je te donne. Je l'espère, ton retour, ta félicité prolongeront ma vie; je ne t'aurai pas retrouvée pour te quitter si promptement, ou si je dois bientôt terminer ma carrière, ce ne sera pas sans avoir assuré ton bonheur. Ta main fermera ma paupière, tes larmes me survivront; mais écartons cette douloureuse pensée, ne

songeons qu'au doux moment qui va nous réunir, viens promptement dans ces bras paternels, impatiens de te presser contre un cœur bien tendre. Adieu, ma fille; adieu, tout ce que j'aime.

LETTRE CII.

Le chevalier d'Orsy à la vicomtesse de Blinville.

5 janvier.

Monde, plaisir, gloire, fortune, ivresse de l'imagination enflammée, venez, venez éteindre mes remords, venez effacer l'image qui tourmente mon cœur. O ma belle amie ! combien de jouissances je vais vous devoir ! puissent le souvenir de Clémentine, sa beauté, ses malheurs, mon crime, ne pas me poursuivre, ne pas empoisonner ma félicité ! Puissé-je étouffer à jamais cette voix de la conscience qui s'élève dans mon cœur ! Qu'elle est belle, votre Valérie ! mais que l'austé-

rité de son regard m'impose ! Je cherche en vain à reprendre près d'elle mon assurance accoutumée. Sa gravité me déconcerte, sa raison me pétrifie. Je m'aperçois à chaque instant de la différence de nos caractères, de nos esprits, de nos goûts. Je sens que je ne lui conviens ni ne lui plais. Quand je suis derrière cette grille, il me semble que Cécile de Valcourt va se présenter. Mille terreurs m'environnent, le repentir me parle, un poids douloureux m'oppresse. Qu'il vienne donc ce grand jour ! Débarrassons-nous des grilles, ne redoutons plus les évènemens. Soyez sûre en tout de mon obéissance, de mon exactitude à remplir notre traité. Il est juste que vous jouissiez d'une partie de vos bienfaits.

LETTRE CII.

La vicomtesse de Blinville au chevalier d'Orsy.

7 janvier.

Que vous importe que Valérie vous aime, ne suffit-il pas qu'elle vous épouse ? Je dis plus, il est fort heureux qu'elle ne vous aime point; que feriez-vous de son cœur ? combien vous seriez embarrassé d'une femme passionnée ! Rien de plus fatigant qu'un amour que l'on ne partage pas, quand il a le droit de nous importuner. Que deviendrez-vous à l'aspect de ses larmes, au bruit de ses soupirs, à la suite mélancolique d'une passion à qui

tout est permis. Félicitez-vous, léger comme vous l'êtes, d'avoir pu trouver une femme raisonnable, sans amour, et qui suivra ses devoirs par principes. Demain sera le grand jour; aujourd'hui, j'attends Valérie, et toutes les scènes de l'amour paternel, de l'amour filial. Ces drames de famille m'ennuient à mourir. Je serai obligée de jouer mon rôle. Je me prépare d'avance aux bénédictions. Peut-être faudra-t-il donner la mienne. Vous serez marié dans la chapelle de M. de Blinville. Sa santé est beaucoup meilleure; mais j'ai soin d'entretenir l'inquiétude qu'elle lui cause, afin d'écarter les visites, surtout les grands parens qui savent tout, blâment tout, s'opposent à tout, et sont comme autant d'obstacles dans les familles. Cette sage précau-

tion laisse ignorer à M. de Blinville tout ce qui pourrait l'alarmer sur le bonheur de sa fille. Il ne sait de vous que ce que je lui ai dit moi-même. Après le mariage, personne n'osera l'avertir.

Vous habiterez le petit hôtel de Valérie. Il est charmant. Deux appartemens séparés. Chacun vos chevaux, votre voiture, vos gens, enfin rien de commun que le dîner. Accoutumez d'abord votre femme à vous voir user de toute votre liberté. La faute qu'en général les maris commettent dans les premiers jours de leur union, c'est de se croire et de paraître amoureux. Bientôt, dégoûtés par l'habitude, ils conservent à regret quelques égards. On s'aperçoit des efforts qu'ils leur coûtent. Les soupçons naissent; la

plainte les suit; l'ennui l'accompagne; la jalousie donne l'air si triste, le ton si grondeur, l'esprit si gauche! On se boude, on se brouille, on fait pire, on se querelle. Evitez des scènes que vous ne tarderiez pas à faire naître. Préparez dès le début la manière de vivre que vous conserverez toujours. Mais, adieu, j'oublie à vous écrire que la corbeille, les billets, les présens sont confiés à mes soins. Je vous quitte pour m'occuper de ces bagatelles importantes. Adieu.

LETTRE CIII.

La marquise de Valcé à madame de Sylly.

10 janvier.

Il ne mourra point; Dieu puissant,

je te rends grace. Il ne mourra pas; tout le reste a cessé de me toucher. Mais, ma mère, que votre lettre a mis de temps à me parvenir ! Douze jours de date! douze jours entiers ! Sentez-vous bien tout ce qu'un mois passé dans une telle inquiétude a d'affreux ? Je n'osais plus m'adresser à cet homme sans pitié. C'était à vous seule qu'était réservé de me rendre l'espérance.... Il vivra. . . . Mais il souffre. . . mais il m'accuse, mais je suis coupable à ses yeux, rejetée de son cœur... O ma digne amie, vous-même êtes-vous bien sûre que je sois innocente ? Je lis votre lettre, j'en pèse chaque mot; je ne sais, mais je crois y voir un soupçon qui ne veut pas s'exprimer. De combien de crimes alors il faudrait que je fusse

coupable ! Non, mon amie, on ne passe pas tout-à-coup de la franchise à la profonde dissimulation, de la simplicité à l'adresse. Je vous le jure, je suis innocente. Vous me présentez des consolations ; mais les consolations ne peuvent arriver à mon ame. Je m'accuse d'imprudence, je me persuade que ma facile bonté est la source de tous mes maux. Mon cœur se refuse à accuser Félicie. Je ne vois dans les évènemens malheureux qui m'ont perdue qu'une suite de ma cruelle destinée. Un procès m'enlève ma fortune ; ma mère, ma tendre mère succombe, mon époux m'abandonne, on m'enlève à l'amie vertueuse qui eût guidé mon inexpérience, on me jette au milieu du monde, mes démarches les plus innocentes pren-

nent les couleurs du crime. Quand je crois retrouver le bonheur, quand le sort me rend un époux adoré, quand je vole au devant de lui, cet empressement devient ma honte et me sépare à jamais de celui que je cours retrouver. Qui donc pourra compter sur soi-même et sur l'avenir? Qui osera écouter son cœur, alors même qu'il lui dicte une action tout à la fois simple et sensible? Qui se croira à l'abri du soupçon quand une vie si pure n'a pu en garantir? . . . . Ma santé s'est fort altérée. Tout mon courage m'abandonne. Une extrême agitation m'a jusqu'à présent tenu lieu de force. Je m'aperçois aujourd'hui qu'une fièvre brûlante m'a seule ranimée. Je ne parlerai pas de ma maladie à Durand. Je ne veux point recourir

à sa pitié ; d'ailleurs que m'importe d'être plus ou moins souffrante? peut-être les maux du corps affaiblissent-ils ceux de l'esprit ; peut-être un excès de douleur me rendra-t-il insensible, et m'ôtera-t-il la faculté de réfléchir. Il est des momens où je me sens si accablée, que mes idées se confondent : je ne distingue plus le présent du passé ; je crois voir et entendre tout ce dont j'étais entourée autrefois. Je rève, je m'égare, le sentiment de la vie m'abandonne et tout disparaît. Je ne sais alors si je suis malheureuse, le calme naît de la violence. Ces courts instans de repos se multiplient ; bientôt, je l'espère, ils seront durables. O réflexion, raison prévoyante ! vous n'êtes pour le malheureux sans espoir que de

nouvelles souffrances. Je ne sais que penser de l'abandon dans lequel on me laisse. L'hiver, qui se fait sentir plus vivement sur les montagnes, est déjà dans toute sa force. Ce château, usé par le temps, ferme à peine. Le vent y entre de tous côtés, un froid rigoureux me pénètre, dans mon lit même je suis glacée. Souvent la nuit je me relève pour allumer mon feu, et dissiper par sa lueur l'effroi que m'inspirent l'obscurité, le bruit des vagues, le sifflement des vents. Je n'ai jamais été superstitieuse; cependant je ne puis supporter les ténèbres, ni le trouble de la nature. Tout ce qui tend à la destruction, répugne à l'ame sensible. L'orage, les grandes pluies, les ouragans, la nuit sombre m'ont toujours causé des émotions doulou-

reuses. Ah ! que nous sommes faibles, nous qui sommes si vains de notre existence ! Jouets de l'air, des saisons, des maladies et du sort, nous dépendons de toute la nature, et nous croyons régner sur elle. Une agitation secrète nous tourmente sans cesse. Les soins, les passions, les projets, les désirs ; tout enfin nous jette loin du repos... Ma tête se fatigue, ma fièvre redouble ; je vous quitte mon amie, je cède à la souffrance. Adieu ; oh ! si vous m'aimez, souhaitez, ma mère, que l'excès de mes douleurs termine une existence dévouée à l'infortune.

Fin du troisième volume.